

## Le mystère de la Passion

### 1. Introduction

#### 1. Pour découvrir la vérité, il importe de faire preuve d'objectivité

Cela ne fait aucun doute, toute expression propre au langage humain, est toujours susceptible de susciter la contradiction : lorsque des volontés ont une orientation différente, les manières de penser s'opposent elles aussi; c'est pourquoi celui qui lutte contre les tendances que manifestent les jugements de ses adversaires, se doit de les réfuter en reprenant les affirmations qui l'ont heurté. Car, bien que toute parole soit parfaite lorsqu'elle rend compte du vrai, cependant une phrase qui traduit la vérité risque encore de prêter flanc aux critiques, parce qu'elle n'a pas pour les autres la même tonalité que pour nous, ou parce qu'on est plus ou moins bien disposé à la recevoir : à une vérité mal comprise ou qui choque, s'oppose l'égaré d'une volonté, ou stupide ou vicieuse.

Car tout entêtement dans des désirs qui sont devenus nôtres, est un excès; et la passion de la controverse se fige dans un élan aveugle, quand la volonté n'est plus soumise à la raison et ne prend pas soin d'étudier la doctrine, mais quand, au contraire, nous recherchons obstinément une bonne raison à l'appui de nos désirs, ou adaptons à nos manières de voir l'enseignement qui nous est donné. S'il en est ainsi, le système que nous construirons sera un assemblage de mots, plutôt qu'une science rendant compte de l'essence des choses; il sera fondé non sur le vrai, mais sur ce qui nous plaira : la volonté l'utilisera à son profit pour justifier ses fantaisies, au lieu de le pousser par son impulsion, vers la perception d'une vérité conforme à la raison.

Voilà donc comment toutes les objections que nous opposent nos adversaires, émergent de volontés vicieuses qui cherchent à faire aboutir leur point de vue, et un combat acharné s'engage entre l'affirmation du vrai, et la défense de ce qui plaît : la vérité tient bon, et la volonté dévoyée résiste ! Au reste, si celle-ci ne précédait pas la raison, mais si, par une saine conscience de ce qu'est le vrai, elle était poussée à vouloir ce qui est vrai, jamais elle ne chercherait une doctrine conforme à sa passion : la considération de la doctrine serait le mobile qui mettrait en branle la volonté toute entière. Aucune parole ne contredirait la vérité, puisque chacun se garderait de défendre comme vrai ce qui lui plairait, mais commencerait d'abord par vouloir ce qui est vrai.

Tel n'est pas le cas des hérétiques

L'Apôtre connaissait bien ces volontés dévoyées; il écrit à Timothée et lui dit, entre autres conseils lui permettant de témoigner de sa foi et d'annoncer la parole : «Un temps viendra où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, mais, J'oreille les démangeant, ils s'entoureront de maîtres en quantité, au gré de leurs propres désirs; détournant l'oreille de la vérité, ils se tourneront vers des fables» (2 Tm 4,3).

En effet, lorsque, poussés par l'impiété, ces gens ne supporteront plus la saine doctrine, ils se donneront alors une foule de maîtres pour leur enseigner ce qu'ils souhaitent, c'est-à-dire qu'ils se construiront des systèmes adaptés à leurs désirs : n'ayant nul souci d'être instruits, ils rassembleront des docteurs pour leur donner un enseignement conforme à leurs goûts; ainsi, cette horde de maîtres qu'ils auront recherchés et rassemblés, donnera satisfaction à l'ardeur de leurs vœux par les doctrines qu'ils mettront au jour. Et si l'on ignore par quel esprit un tel délire inspiré par une stupide impiété, désire un enseignement falsifié, faute de pouvoir supporter une saine doctrine, qu'on l'apprenne du même Apôtre qui écrit encore à Timothée : «L'Esprit dit clairement que dans les derniers temps, certains renieront la foi pour s'attacher à des esprits trompeurs et à des doctrines diaboliques, séduits par des menteurs hypocrites» (1 Tm 4,1-2).

Quels progrès peut-on faire en effet, dans la connaissance de Dieu, si l'on recherche de tous côtés ce qui nous plaît, plutôt que ce qui nous est enseigné ? Et quel respect pour l'enseignement donné par Dieu montre-t-on, lorsqu'au lieu de désirer apprendre, on projette sur la doctrine l'objet de nos vœux ? Ces gens ont en abondance de quoi exciter leurs esprits qui ne cherchent qu'à tromper, et ils apportent des preuves pour appuyer les mensonges que débite leur prétendue fidélité à Dieu. Car mentir sans en avoir l'air, va de pair avec l'abandon de la foi; cela permet de montrer, au moins dans les paroles, la foi que la conviction intime a

perdue. Et chez eux, cette foi simulée devient sacrilège, par tout ce mensonge dont leurs paroles sont remplies, eux qui altèrent la sainteté de la vraie foi par les élucubrations de leur fausse doctrine : de fait, leur enseignement est un ramassis composé en fonction de ce qui leur plaît, plutôt qu'en conformité avec la foi de l'Évangile. Leurs oreilles les démangent, et le plaisir tant attendu d'entendre annoncer des nouveautés conformes à leurs désirs, les chatouillent agréablement; aussi, complètement sourds à l'écoute de la vérité, ils se vouent tout entiers à des chimères : ils habillent leurs paroles d'une apparence de vérité, alors qu'ils sont bien incapables de dire ou d'entendre ce qui est vrai !

### 3. La saine doctrine est vouée à l'exil

Oui, cela saute aux yeux : nous voici arrivés à ces temps si déplorables dont nous parle l'Apôtre ! Car après s'être cherché des maîtres pour nous annoncer que le Fils est une créature plutôt que Dieu, on s'intéresse à présent davantage à des caprices humains qu'aux doctrines que professe une foi saine. La démangeaison qu'en éprouvent leurs oreilles, porte ces gens à écouter ce qui flatte leurs désirs, à tel point que maintenant, la multitude de leurs docteurs, pour avoir du succès, n'a plus qu'à répéter un seul refrain : Dieu, le Fils unique, n'a rien à voir avec la puissance et la vraie nature de Dieu le Père; et voilà que nous n'avons plus qu'à croire, ou bien qu'il est un Dieu d'une autre espèce, ou bien qu'il n'est pas Dieu. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'une profession de foi impie et propre à donner la mort, soit qu'on nous parle de deux dieux dotés d'une divinité différente, soit qu'on nie catégoriquement qu'il soit Dieu, celui dont la nature procède de Dieu par sa naissance.

Mais un tel enseignement plaît aux oreilles de ceux qui se sont écartés de l'écoute de la vérité pour se tourner vers des fables. Car on ne supporte plus d'entendre la saine doctrine, et celle-ci est tout entière vouée à l'exil avec ceux qui la proclament.

### 4. Mais nous nous réjouissons de notre exil !

Bien que la saine doctrine connaisse l'exil, par la volonté de tous ceux qui se sont donnés une foule de maîtres selon leurs désirs, la prédication de la vérité, elle, ne sera pourtant pas vouée à l'exil, éloignée de tous les saints ! Car, exilés, nous parlerons au moyen de ces livres, et la parole de Dieu qui ne saurait être enchaînée se répandra librement, avertissant de la venue de ce temps dont parle l'Apôtre dans cette prophétie : puisque les hommes ne peuvent plus supporter avec patience d'entendre la vérité, et qu'ils se trouvent une foule de maîtres pour satisfaire à leurs caprices humains, il n'y a plus à en douter, nous voici arrivés à cette époque; et l'on comprend que, si les hérauts de la vraie foi sont en exil, la vérité est exilée, elle aussi avec eux !

Mais ne nous attristons pas sur le temps présent ! Au contraire, nous avons de quoi nous réjouir, puisque l'iniquité se manifeste en ces jours qui nous voient en exil : incapable de supporter la vérité, elle bannit ceux qui annoncent une doctrine intègre, pour se donner une foule de maîtres selon ses désirs. Oui, nous nous réjouissons de notre exil, nous exultons dans le Seigneur, car la plénitude de la prophétie faite par l'Apôtre, s'est réalisée pleinement en nous !

### 5. Nous avons réfuté les textes que nous opposaient nos adversaires

Les livres précédents, me semble-t-il, présentaient l'exposé d'une foi saine et pure; et même si, comme il en est de tout langage humain, toute parole risque de prêter flanc à la contradiction, le déroulement de notre réfutation a, je pense, été réglé de manière à ce que personne ne puisse s'y opposer sans étaler son impiété. Car voilà si bien démontrée la vérité de tous les textes qu'avec l'art inspiré par leur fourberie, les hérétiques empruntent aux Évangiles, que maintenant, il n'est plus permis de les combattre avec l'ignorance pour excuse, mais qu'au contraire, les contester c'est affirmer son impiété. En effet, selon le don qui nous a été départi par le Saint-Esprit, nous avons adopté une telle démarche dans l'exposé de notre foi, que personne du moins, ne puisse s'arroger le droit de nous accuser d'avoir menti.

Car telle est bien leur habitude, d'emplir ainsi les oreilles des ignorants de nos méfaits : selon eux, nous nions la naissance lorsque nous proclamons l'unité de Dieu; nous laissons entendre un Dieu solitaire, en faisant appel à ce texte : «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30). «Moi», le premier mot, exprimerait l'économie de la chair et signifierait que Dieu l'Innascible est descendu dans la Vierge, et qu'il est né comme homme; puis, pour montrer sa divinité, le Christ aurait ajouté : «Et le Père», laissant entendre qu'il était son propre Père. Enfin, l'être existant à partir de ces deux composés : l'homme et Dieu, dirait de lui-même : «Nous sommes un».

### 6. Nous avons proclamé que le Fils est Dieu

Mais nous, ayant toujours affirmé hautement la naissance du Fils existant en dehors du temps, nous avons proclamé que le Fils est Dieu, un Dieu dont la nature n'est pas étrangère à celle du Père; non pas qu'il soit égal à Dieu l'Innascible, en raison de l'innascibilité de celui-ci, mais nous disons qu'il n'est pas différent de lui, car il est engendré comme Fils Unique; non pas que le Père et le Fils soient un par l'attribution de deux noms à une seule personne, mais ils le sont par leur nature, du fait de la naissance du Fils; non pas que nous le croyions deux dieux par une différence de substance, ni à l'inverse, un Dieu solitaire sous prétexte qu'il n'y a qu'un seul Dieu, là où il convient d'affirmer le mystère du Dieu seul-engendré.

Non, dans le Père est exprimé aussi le Fils, puisqu'en lui est à la fois la nature et le nom du Père. Le Père est connu et demeure dans le Fils, puisque, s'il n'y avait un Père, on ne pourrait parler de Fils, et celui-ci ne saurait exister s'il ne venait du Père. Le Fils est même image vivante de la nature du Vivant, et par nature, l'impression du sceau de Dieu en Dieu; il est tellement identique au Père dans sa puissance et dans sa manière d'être, que son œuvre, sa parole et sa vue sont celles du Père, et qu'en lui l'Image possède par nature, la nature de son auteur; celui-ci œuvre, parle et se laisse voir dans celui qui est par nature son Image.

### 7. Et né de la Vierge parmi nous

Et tout en proclamant la génération intemporelle et inénarrable du Fils Unique, génération qui dépasse tout ce que l'intelligence humaine peut imaginer, nous avons enseigné aussi le mystère de la naissance de Dieu comme homme, par son enfantement du sein de la Vierge. Nous l'avons établi : selon l'économie de l'incarnation, lorsque le Fils se dépouille de sa condition divine pour prendre la forme d'esclave, il n'infirmes pas sa nature divine pour avoir pris l'aspect de l'homme infirme, mais la puissance de Dieu restant intacte dans l'homme, voici dès lors acquis à l'homme le pouvoir divin.

Car si Dieu est né dans l'homme, ce n'est pas pour cesser d'être Dieu, mais pour que, tout en demeurant Dieu, l'homme naisse en Dieu. En effet il s'appelle encore : «Emmanuel», ce qui signifie : «Dieu avec nous» (Mt 1,23) : ainsi, il ne s'agit pas d'une évaporation de Dieu dans l'homme, mais d'une montée de l'homme en Dieu. En d'autres termes, lorsque le Christ demande à être glorifié, il ne vise pas le profit que pourrait en retirer sa nature divine, mais celui de l'humble nature qu'il a prise sur lui : car il demande la gloire qu'il avait près de Dieu, avant la création du monde.

### 8. Nous en étions venus à expliquer pourquoi le Christ disait ignorer le jour et l'heure du jugement

Dans le désir de répondre aux stupides objections de ces gens, nous en étions donc venus à expliquer pourquoi le Christ déclarait ignorer l'heure du jugement : en admettant même que, selon eux, celle-ci n'était pas connue du Fils, cela ne porterait nul ombrage à la divinité de l'Unique Engendré. Car il serait d'abord contre nature que la naissance du Fils le ramène à cet état qui ne connaît pas de commencement, privilège du Père inengendré, et que celui-ci se réserve alors de fixer le jour où éclatera sa puissance, pour montrer son pouvoir de Dieu innascible. Ensuite, il ne faudrait pas voir dans le Fils une nature impuissante, elle qui possède par droit de naissance, toute la plénitude qu'une naissance parfaite peut transmettre. Il n'y a pas lieu non plus, d'attribuer à Dieu le Fils une ignorance du jour et de l'heure du jugement, dans le dessein de prétendre qu'il n'a pas la même nature que le Père, puisque, pour maintenir contre les adeptes de Sabellius, l'innascibilité du Père et sa puissance sans commencement, il faut affirmer que le Fils ne jouit pas de cette prérogative d'une puissance innascible.

Nous l'avons démontré : si le Fils nous dit ne pas connaître ce jour, il ne s'agit pas d'une lacune due à l'ignorance, mais d'une disposition voulue qui lui impose le silence. A présent, il nous reste encore à éliminer toute autre allégation qui prêterait flanc à des affirmations impies, et à parcourir complètement tous les enseignements blasphématoires de l'hérésie, afin que brille la vérité de l'Évangile, dans les textes mêmes où l'on voulait l'obscurcir.

### 2. Le mystère du Christ

### 9. Les hérétiques prétendent maintenant que le Christ a été sujet à la souffrance

## LE CHRIST ET L'HISTOIRE

De fait, beaucoup d'enseignements hérétiques ne veulent pas admettre dans le Christ la nature du Dieu impassible, étant donné qu'il a connu la crainte durant sa Passion et qu'il a été soumis à la souffrance : celui qui craint et souffre, objectent-ils, ne jouit pas de la sécurité qu'assure une puissance qui ne connaît pas la crainte, ni de l'intégrité de l'Esprit qui ignore la souffrance. Mais dans sa nature inférieure à celle du Père, le Christ frémit devant la crainte que ressent tout homme devant la souffrance, il gémit profondément sous la peine atroce que ressent son corps. Et les voici qui s'efforcent d'appuyer ces dires qui montrent assez leur manque de foi, en nous présentant ces textes : «Mon âme est triste jusqu'à la mort» (Mt 26,38), et : «Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi» (Mt 26,39), et aussi : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» (Mt 27,46). A cela ils ajoutent encore : «Père, entre tes mains, je remets mon esprit» (Lc 23,46).

Ils nous volent en effet, toutes les affirmations auxquelles adhère une foi authentique, pour les mettre au service de leur impiété. Ils avancent qu'il est rempli de crainte, ce Christ qui est triste et demande à son Père d'éloigner de lui ce calice; qu'il a souffert, ce Christ qui se plaint d'être abandonné par Dieu, dans sa Passion; qu'il est faible, ce Christ qui remet son esprit à son Père. L'angoisse est incompatible avec la ressemblance avec le Père, privilège d'une nature qui, dans la naissance du Fils unique, serait exactement semblable à la nature divine : sa faiblesse atteste qu'elle en est différente, comme aussi sa prière pour éloigner de lui le calice, comme sa plainte d'être abandonné, comme l'aveu qu'il remet son esprit à son Père.

### 10. Comment serait-ce possible ?

Mais avant de montrer, en reprenant ces textes, que le Christ ne pouvait être sujet à cette faiblesse de s'effrayer de ce qui pourrait lui arriver, ou d'éprouver de la douleur, nous sommes en droit de nous demander d'abord ce qu'il aurait pu craindre, pour que s'abattit sur lui la terreur d'une douleur insupportable.

On déclare, me semble-t-il : sa crainte n'avait d'autre motif que sa Passion et sa mort. J'interroge alors les tenants de cette opinion : ce motif est-il plausible, le Seigneur craindrait-il vraiment de mourir, lui qui libère ses Apôtres de toute frayeur devant la mort et les exhorte à la gloire du martyr en ces termes : «Qui ne prend pas sa croix et ne vient pas à ma suite, n'est pas digne de moi. Qui protège sa vie, la perdra; et qui la perd à cause de moi, la trouvera» (Mt 10,38-39) ? Puisque mourir, pour lui, c'est vivre, allons-nous penser qu'il aurait souffert devant le mystère de sa mort. Lui qui rend la vie à ceux qui meurent pour lui ? Il conseille de ne pas craindre ceux qui tuent le corps, et lui, il aurait craint la souffrance de son corps et la mort l'aurait épouvanté ?

### 11. Le Christ meurt librement

Par ailleurs, comment aurait-il craint la mort, puisqu'il devait mourir par un acte libre de sa puissance ? Car pour nous autres, hommes, c'est ou bien une force extérieure : fièvre, blessure, accident, chute qui s'abat sur le corps et précipite sa mort; ou bien c'est la constitution de notre corps qui, vaincue par l'âge, donne d'elle-même entrée à la mort.

Mais Dieu, le Fils unique, pour accomplir le mystère de sa mort, a le pouvoir de déposer sa vie pour la reprendre ensuite; après avoir bu la boisson vinaigrée, il affirme avoir terminé tout ce labeur rempli de ses souffrances humaines, et inclinant la tête, il rend l'esprit. Si cette possibilité de reposer dans la mort en rendant l'esprit de son propre gré, a été laissée à la nature de l'homme Jésus, nous n'avons pas affaire à une âme abattue qui délaisse un corps réduit à la dernière extrémité; ou bien, si l'être qui meurt en rendant l'esprit, n'a pas usé pour mourir, de la puissance de sa liberté, c'est un esprit endommagé jusqu'en ses fondements par des membres brisés, percés, meurtris, qui rompt ses attaches et s'enfuit, et dans ce cas, le Seigneur de la . vie aurait connu la crainte de la mort.

Mais si le Christ est mort de son propre gré, s'il a rendu l'esprit par lui-même, il n'y a pas lieu de supposer la terreur de la mort chez celui qui meurt par sa propre puissance.

### 12. Non, le Christ ne craint pas la mort !

Mais peut-être le Christ aurait-il été effrayé de cette puissance même qu'il avait de mourir, en raison d'une appréhension due à une certaine ignorance humaine : ainsi, bien qu'il soit mort de lui-même, il aurait craint l'éventualité de la mort. S'il en est qui, d'aventure, pensent ainsi, qu'ils me précisent à qui, d'après eux, cette mort est-elle terrible, à l'esprit ou au corps ? Si c'est au corps, ignore-t-on que le Saint qui ne devait pas connaître la corruption était à même de rebâtir le temple de son corps en trois jours ? Si c'est au contraire pour

## LE CHRIST ET L'HISTOIRE

l'esprit que cette mort était terrifiante, le Christ aurait-il craint l'abîme de l'enfer alors que Lazare se réjouit dans le sein d'Abraham ?

Tout cela est ridicule et insensé : on croit que le Christ pouvait craindre la mort, alors qu'il avait le pouvoir de déposer sa vie et de la reprendre, lui qui allait mourir par un acte libre de sa volonté, en vue d'accomplir le mystère qui a pour fin la vie de l'homme. Non, la crainte de la mort n'existe pas chez celui qui a voulu mourir et qui a pu faire en sorte que sa mort ne soit pas de longue durée : car la volonté de mourir et le pouvoir de ressusciter sont incompatibles avec ce qui fait la peur, puisque l'on ne saurait craindre la mort, si l'on a la volonté de mourir et la puissance nécessaire pour vivre.

### 13. Voyons quel était le corps du Christ

Oui, mais le Christ a peut-être craint les peines qui affligèrent son corps pendu à la croix, les liens implacables des cordes qui l'enserraient, les blessures crue<sup>1</sup>les des clous fichés dans ses mains et ses pieds ? Eh bien, voyons quel était le corps du Christ homme, pour que la douleur ait pu l'atteindre en sa chair suspendue au gibet, liée et transpercée.

### 14. Chez nous, la douleur est due à la faiblesse de notre âme

La nature des corps est telle qu'étant unis à l'âme qui les vivifie et leur communique la faculté de sentir, ils ne sont plus une matière inerte et sans vie, mais touchés, ils le sentent; blessés, ils en éprouvent de la douleur; lorsqu'ils ont froid, ils s'engourdissent; réchauffés, ils en ressentent du bien-être; le manque de nourriture les fait dépérir, tandis que l'abondance les engraisse.

Car, sous une certaine influence immédiate de l'âme qui les domine et les pénètre, les corps sont susceptibles d'impressions diverses, agréables ou pénibles. Par conséquent, lorsqu'ils souffrent d'être blessés ou meurtris, c'est la conscience de l'âme, répandue dans le corps, qui perçoit la douleur. De fait, la souffrance causée par une blessure du corps, se lit jusque sur le visage, tandis que les doigts ne sentent pas les rognures des ongles qui dépassent de notre chair. Et si par suite d'une affection, quelque partie de nos membres se gangrène, et perd sa sensibilité de chair vive, on pourra la couper ou la brûler sans qu'elle ressente aucune douleur, de quelque nature que ce soit, car il ne demeure plus en elle aucun contact avec l'âme. Ou encore, lorsqu'une nécessité grave demande d'enlever une partie du corps, la vigueur de l'âme est endormie par une potion médicale, et l'esprit, sous l'action violente des sucs administrés, perd le souvenir et le sentiment. On peut alors couper les membres sans qu'ils ressentent la douleur, et même si la plaie faite par la blessure est profonde, la chair demeure insensible, comme l'âme elle-même dont le sentiment est engourdi. Par conséquent, c'est l'union du corps à une âme faible qui est à la racine de la douleur que ressent sa sensibilité défaillante.

### 15. Mais le corps du Christ diffère du nôtre en son origine

Si donc la vie corporelle de l'homme Jésus Christ avait connu les mêmes commencements que notre corps et notre âme, si, devenu semblable à l'homme et reconnu pour un homme, il n'était pas né de telle sorte que Dieu soit le principe de son âme aussi bien que de son corps, il aurait ressenti la douleur que perçoit notre corps, pour avoir pris vie dans un corps dont, aussi bien la conception que les tout premiers développements, auraient été ceux de notre âme et de notre corps. Mais si, par lui-même il s'est formé une chair à partir de la Vierge, si lui-même s'est préparé de lui-même une âme conçue par lui pour son corps, il est nécessaire que la nature de sa souffrance corresponde à la nature de son âme et de son corps.

En se dépouillant de sa forme de Dieu, en prenant la forme d'esclave, et en naissant, lui le Fils de Dieu, comme fils d'homme, sans se renier et sans perdre sa puissance, Dieu le Verbe a mené l'homme vivant à sa perfection. Comment en effet, le Fils de Dieu serait-il né fils de l'homme, si – par la puissance qu'avait le Verbe de prendre une chair dans le sein de la Vierge, et de procurer une âme à cette chair – le Christ Jésus n'était pas né homme parfait, pour la rédemption de notre âme et de notre corps ? Et pourtant, comment aurait-il pu le faire, s'il n'avait pas pris un corps tel que celui qui fut conçu de la Vierge, un corps qui lui donne d'être dans la condition d'esclave ?

Car c'est uniquement sous l'action de l'Esprit saint que la Vierge a engendré celui qu'elle a engendré. Et bien que pour mettre au monde la chair du Christ, elle ait donné d'elle-même tout ce que les femmes fournissent d'elles-mêmes aux semences des corps qu'elles ont reçues en elles pour les enfanter, cependant Jésus Christ n'a pas été coagulé selon l'ordre naturel de la conception humaine. Au contraire, puisque tout le principe de sa naissance lui fut

## LE CHRIST ET L'HISTOIRE

transmis par l'Esprit, le Christ reçut dans sa naissance humaine, tout ce qui revient à la mère, bien qu'il eût toutefois à la source de son être, d'être ce que Dieu est.

### 16. Le Christ est «descendu du ciel», nous dit Jean

Le Seigneur lui-même nous annonce ce mystère très élevé et magnifique de l'homme assumé par Dieu; il le fait en ces termes : «Nul n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel» (Jn 3,13). Qu'il soit : «Descendu du ciel», voilà indiquée son origine : il est conçu de l'Esprit. Car Marie ne lui a pas donné les tous premiers éléments de son corps, bien qu'elle ait apporté tout ce qu'il est naturel à son sexe de donner pour assurer le développement et la mise au monde de ce corps. Qu'il soit : «Fils de l'homme», voilà l'enfantement de la chair reçue dans la Vierge. Qu'il soit : «Au ciel», voilà soulignée la puissance de sa nature divine qui demeure à jamais. Celle-ci, après avoir créé la chair et lui avoir donné ses commencements, ne saurait renoncer à sa puissance infinie pour aller s'emprisonner dans les limites finies d'un corps.

Demeurant dans la condition d'esclave par la force de l'Esprit et la puissance du Verbe de Dieu, le Christ reste présent comme Seigneur du ciel et de l'univers. au-dessus et au-delà de tout le cercle de l'univers et du ciel. Voilà donc pourquoi il est tout à la fois : «descendu du ciel», «fils de l'homme», et «au ciel», car le Verbe fait chair ne cesse pas d'être le Verbe. Comme Verbe, il est dans les cieux, comme chair, il est aussi fils de l'homme; comme : cc Verbe fait chair» (Jn 1,14), il est à la fois venu du ciel, fils de l'homme et au ciel. Car la majesté du Verbe qui demeure éternellement dans des conditions qui ne sont pas celles des corps, ne cesse pas d'être dans ce ciel d'où il descend, et la chair, elle, ne tire son origine de nul autre que du Verbe, tandis que le «Verbe fait chair», bien que chair, ne cesse pas d'être le Verbe.

### 17. Et Paul affirme : «Le second homme vient du ciel»

Le bienheureux Apôtre, lui aussi, nous parle à merveille du mystère ineffable de la naissance corporelle du Christ, lorsqu'il précise : «Le premier homme fut tiré du limon de la terre, le second vient du ciel» (1 Co 15,47).

En appelant le Christ : «homme», Paul nous enseigne sa naissance de la Vierge, qui, selon son rôle maternel, a suivi l'ordre naturel propre à son sexe, dans la conception et l'enfantement de l'homme Jésus. Et par ces mots : (c Le second homme vient du ciel», il nous certifie qu'à sa source se trouve l'action du Saint-Esprit qui descend sur la Vierge 28. Ainsi, puisque le Christ est homme et vient du ciel, cet homme est enfanté par la Vierge et conçu de l'Esprit.

Tel est le langage de l'Apôtre.

### 18. Jésus, «Pain vivant descendu du ciel»

Et le Seigneur, déployant devant nous le mystère de sa naissance, s'exprime ainsi : «Je suis le pain vivant, descendu du ciel. Qui mange de mon pain vivra éternellement» (Jn 6,51-52). Il s'appelle : pain, car il est lui-même l'origine de son corps. Et pour qu'on ne pense pas que la puissance et la nature du Verbe se soient évanouies dans la chair. il dit à nouveau qu'il est son pain : ainsi, s'il est le pain descendu du ciel, on ne s'imaginera pas qu'à la source de son corps se trouve une conception humaine, puisque son corps nous est présenté comme céleste. Par ailleurs, puisqu'il s'agit de son pain nous avons ici l'affirmation que son corps est assumé par le Verbe. Car il ajoute : «Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous» (Jn 6,54). Ainsi, puisque celui qui est le Fils de l'homme est aussi le pain descendu du ciel, par son pain qui descend du ciel, et par la chair et le sang du Fils de l'homme, il faut entendre que le Verbe a pris une chair conçue du saint Esprit et née de la Vierge.

### 19. Le Christ est homme et Dieu !

L'homme qui possède ce corps, Jésus Christ, est donc à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme, et se dépouillant de sa condition divine, il a pris la forme d'esclave, Le Fils de l'homme n'est pas autre que le Fils de Dieu, il n'est pas autre dans la forme de Dieu, que celui qui est né, homme parfait, dans la forme d'esclave. Ainsi, comme l'homme naît doté d'un corps et d'une âme, en raison d'une nature que Dieu, le principe de notre race, a formée pour nous, de même Jésus Christ, par sa puissance, est homme doté d'une chair et d'une âme, et il est Dieu, ayant en lui en totalité et en vérité ce qu'est un homme, et en totalité et en vérité ce qu'est Dieu.

20. Il a reçu son corps de la Vierge, et son âme de Dieu

Il en est qui, pour asseoir adroitement leur hérésie, prennent plaisir à se jouer des oreilles des ignorants par le raisonnement suivant : puisque le corps et l'âme d'Adam ont été dans le péché, le Seigneur a reçu, lui aussi, de la Vierge, une âme et un corps venant d'Adam, et la Vierge n'a pas conçu du Saint-Esprit l'homme entier 30. Or s'ils comprenaient le mystère de l'Incarnation, ils comprendraient aussi ce mystère comme étant celui du Fils de l'homme et du Fils de Dieu. Autant dire qu'ayant reçu de la Vierge son corps, le Christ aurait aussi reçu d'elle son âme 31 ; mais la génération de la chair vient toujours de la chair, alors que l'âme est toute entière l'œuvre de Dieu.

21. Nous devons maintenir le Christ : vrai Dieu et vrai homme

Mais ces gens veulent que le Dieu Unique-Engendré, le Dieu Verbe qui au commencement était près de Dieu 33, ne soit pas un Dieu substantiel, mais une parole émise par la voix de Dieu : le Fils serait alors pour Dieu le Père, ce qu'est la parole pour l'homme qui parle. Pour nous prouver que Dieu, le Verbe qui existe en tant que personne et demeure en la forme de Dieu, n'est pas le Christ, né homme, avec adresse ils insinuent : à l'origine de cet homme, il y a une cause humaine, et non pas le mystère d'une conception par l'Esprit; dès lors, on ne saurait parler de Dieu le Verbe se faisant homme par l'enfantement de la Vierge, mais le Verbe de Dieu est en Jésus, comme l'esprit de prophétie était dans les prophètes.

Et selon leur habitude, ils nous accusent et prétendent que nous présentons le Christ comme étant un homme né sans avoir une âme et un corps comme les nôtres, alors que nous reconnaissons le Verbe fait chair, le Christ qui abandonne sa condition divine pour prendre la condition d'esclave, comme étant un homme parfait, identique en tous points à l'aspect que revêt notre conformation humaine, et né semblable à nous. Oui, il est né vrai Fils de Dieu et vrai fils de l'homme, il n'est pas né comme homme sans être né de Dieu, et le fait qu'il soit un homme né de Dieu, ne l'empêche pas d'être Dieu.

22. Pleinement homme et pleinement Dieu ...

Mais tout comme par lui-même, le Christ s'est donné un corps tiré de la Vierge, de même il s'est donné une âme tirée de lui-même, vu que l'âme n'est jamais transmise par l'homme au cours de la procréation. Car si c'est de Dieu que la Vierge a conçu la chair du Christ, à bien plus forte raison l'âme de ce corps ne peut-elle venir que de Dieu ! Et puisque la même personne est à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme, car le Christ est pleinement Fils de l'homme et pleinement Fils de Dieu, n'est-il pas tout à fait ridicule de présenter, outre le Fils de Dieu, «Verbe fait chair» (Jn 1,14), un autre je ne sais quoi, une sorte de prophète animé par le Verbe de Dieu, alors que le Seigneur Jésus Christ est Fils de l'homme et Fils de Dieu ?

Mais non, du fait que «son âme est triste jusqu'à la mort» (Mt 26,38), et qu'il a «le pouvoir de déposer sa vie et de la reprendre» (Jn 10,18), on veut attribuer à son âme une autre source que l'Esprit saint. alors que même son corps a été conçu par l'action de celui-ci : puisque c'est Dieu le Verbe qui, tout en demeurant dans le mystère de sa nature, est né homme. Or s'il est né, ce n'est pas pour être ici d'une manière, et là d'une autre, mais c'est pour nous faire comprendre qu'en assumant la nature humaine, il est Homme-Dieu, lui qui était Dieu avant de devenir homme.

... Le Christ ne saurait être divisé

Comment en effet, Jésus Christ, le Fils de Dieu, est-il né de Marie, si ce n'est parce que «le Verbe s'est fait chair» (Jn 1,14), c'est-à-dire parce que le Fils de Dieu, «alors qu'il était dans la forme de Dieu, a reçu la forme d'esclave» (Ph 2,6-7) ? Or, pour celui qui était dans la forme de Dieu, recevoir la forme d'esclave, c'est être constitué à partir de deux contraires : il est aussi vrai de dire qu'il demeure dans la forme de Dieu, qu'il est vrai de dire qu'il a pris la forme d'esclave. La signification du mot : «forme», en son sens ordinaire, nous oblige en effet. à reconnaître en lui ce qui caractérise l'une et l'autre de ces deux natures, divine et humaine. Car c'est bien celui qui est dans la forme de Dieu. qui est aussi dans la forme d'esclave. Il est en cela par nature, il est en ceci en fonction de l'économie du dessein divin; et pourtant, il possède en toute vérité ce qui caractérise l'une et l'autre de ces deux conditions : il est aussi vrai dans la forme de Dieu qu'il est vrai dans la forme d'esclave. Assumer la forme d'esclave ne veut rien dire d'autre qu'être né homme, et de même, être dans la forme de Dieu ne veut rien dire d'autre qu'être Dieu. Toutefois nous ne reconnaissons en lui qu'une seule et même personne, non pas qu'il ait perdu sa divinité, mais parce qu'il a pris sur lui l'humanité; nous le

déclarons à la fois dans la forme de Dieu par sa nature divine, et, par la conception de l'Esprit saint, dans la forme d'esclave où on le reconnaît sous son aspect humain.

Ainsi, c'est le même Jésus Christ qui est né, a souffert, est mort, a été enseveli, et c'est lui aussi qui est ressuscité. Considéré dans ces divers mystères de sa vie, il ne saurait être divisé ni séparé de lui-même, sous peine de ne plus être le Christ. Car le Christ qui était dans la forme de Dieu, n'est pas autre que celui qui a pris la forme d'esclave. Celui qui est né, n'est pas autre que celui qui est mort. Celui qui est mort n'est pas autre que celui qui est ressuscité. Celui qui est ressuscité n'est pas autre que celui qui réside dans les cieux. Celui qui réside dans les cieux, n'est pas autre que celui qui, auparavant, était descendu des cieux.

### 23. Ce mystère du Christ, Dieu et homme, explique le mystère de sa souffrance

C'est pourquoi l'homme Jésus Christ, Dieu le Fils Unique, pour devenir ainsi Fils de l'homme et Fils de Dieu, par le Verbe et par la chair, a pris une véritable humanité, conforme en tous points à notre humanité, sans cesser pourtant d'être Dieu. Les coups pleuvent donc sur lui, les blessures le couvrent, les fouets armés de nœuds le ceignent, le voici suspendu, élevé de tette, tout ceci cause chez lui la violence de là souffrance, sans qu'il ait pourtant le sentiment de la douleur.

Supposons quelque arme pointue qui piquerait de l'eau, transpercerait un feu, blesserait l'air; elle ferait tout ce qui est en sa nature de faire, en fait de souffrance : piquer, transpercer, blesser. Mais en tout ceci, la souffrance apportée n'aurait pas le caractère d'une souffrance, car il n'est pas dans la nature de l'eau d'être piquée, du feu d'être percé, de l'air d'être blessé, bien qu'il soit de la nature d'une arme pointue de blesser, de piquer, de percer.

Ainsi en est-il du Seigneur Jésus Christ : il a supporté la flagellation, la mise en croix, l'élévation de la croix et la mort; mais la souffrance qui s'abattait sur son corps, tout en étant subie, n'avait pourtant pas l'effet naturel de la souffrance : d'une part, elle exerçait avec force son action afflictive, mais par ailleurs, la puissance du corps du Christ endurait la violence de la douleur qui s'abattait sur lui, sans avoir la sensation de la douleur. Certes, le corps du Seigneur aurait perçu la douleur que nous ressentons dans notre nature, s'il était de la nature de notre corps de fouler les eaux de son pied, de marcher sur les flots sans les marquer de sa trace, si les eaux ne cédaient pas sous la pression de son pas, s'il pouvait traverser les substances solides et si les portes fermées de nos maisons ne nous étaient pas un obstacle. Mais par contre, si, par sa puissance et par l'âme qui l'habitait, la nature du corps du Seigneur eut seule, la possibilité d'être portée sur les eaux, de marcher sur les flots, ou de passer à travers les murs, pourquoi juger la chair conçue du saint Esprit, selon les normes de la nature du corps humain ?

Cette chair, c'est-à-dire ce pain, est descendu du ciel, et cet homme vient de Dieu : ayant un corps pour subir, il a subi la Passion, mais sa nature ne lui permettait pas de ressentir la douleur. Car ce corps jouissait d'une nature particulière, puisqu'il fut transfiguré sur la montagne et prit l'aspect de la gloire céleste, puisqu'il chassait la fièvre par son contact, et façonnait des yeux par sa salive.

### 24. Le Christ fut bien l'homme comme nous

Mais si le Christ a connu les larmes, s'il a été soumis à la soif et à la faim, sans doute a-t-il forcément éprouvé aussi les autres souffrances des hommes ! Celui qui ignore que ses pleurs, sa soif, sa faim, sont un mystère, doit au moins savoir ceci : ses pleurs donnent la vie : il se réjouit de la mort de Lazare, plus qu'il ne la pleure; l'homme qui a soif, offre de son sein des fleuves d'eau vive et il n'est pas croyable qu'il soit desséché par la soif, alors qu'il est capable de donner à boire aux assoiffés. Il a faim, mais le voici qui maudit l'arbre qui ne lui donne pas ses fruits : sa nature serait-elle vaincue par le jeûne, alors que son commandement frappe de stérilité l'arbre qui ne porte que des feuilles vertes ?

Et, même en ne tenant pas compte que ses larmes, sa soif, sa faim, sont un mystère, si c'est la chair assumée, c'est-à-dire l'homme tout entier, qui chez lui, donne prise à ce que sont par nature les souffrances, il n'était pourtant pas sujet aux tourments que nous causent les souffrances : il pleurait, mais ce n'était pas sur lui-même; il avait soif, mais l'eau ne lui aurait pas manqué pour étancher sa soif; il avait faim, mais il n'avait pas besoin de nourriture pour apaiser sa faim.

De fait, on ne nous signale pas que le Seigneur ait bu, mangé ou souffert, lorsqu'il eut faim, soif, ou lorsqu'il a pleuré; mais il s'est plié aux conditions qui régissent notre corps, pour nous montrer la réalité de son corps, et ainsi a été donné à la condition de son corps ce qui est le lot de la condition de notre nature. En d'autres termes, lorsqu'il acceptait nourriture et



boisson, il ne se soumettait pas à une nécessité de son corps, mais il s'adaptait à la condition de l'homme.

### 25. Mais sa chair ne fut pas une chair de péché

Le Christ eut en effet, un corps, mais ce corps avait une origine particulière; il ne tirait pas son existence des fautes qui entachent toute conception humaine", mais c'est en vertu de sa propre puissance, qu'il existe doté de la forme de notre corps. Assurément, il offre notre aspect par la forme d'esclave qui est sienne; mais il est affranchi des péchés et des défauts du corps humain. Sans doute, nous sommes en lui, par son enfantement de la Vierge, mais nos défauts ne sont pas en lui, parce que sa Toute-Puissance est à la source de sa naissance : il est né comme homme, mais il n'est pas né des fautes qui entachent toute conception humaine.

L'Apôtre le maintient en effet : sa naissance est un mystère; il en rend compte par ces mots : «Mais il s'est abaissé, prenant la condition d'esclave, se rendant semblable à l'homme, et par son aspect, reconnu comme un homme» (Ph 2,7). Puisqu'il prend la «condition d'esclave», comprenons qu'il est né dans notre condition humaine; puisqu'il «se rend semblable à l'homme et qu'il est par son aspect, reconnu comme un homme», son apparence extérieure et la réalité de son corps témoignent qu'il est homme. Mais celui qui «par son aspect est reconnu comme un homme», ignore les défauts de notre nature. La génération produit en effet une nature semblable à celle qui engendre, mais non pas les défauts propres à celle-ci. Car, puisque ces mots : «Il a pris la condition d'esclave» semblent signifier la nature de sa naissance, le texte ajoute : «Il s'est rendu semblable à l'homme et par son aspect a été reconnu comme un homme»; ceci pour nous éviter de croire que la vraie nature humaine prise en cette naissance, ait été accompagnée chez lui de la faiblesse et des défauts qui sont attachés à notre nature. Car la «condition d'esclave» souligne qu'il s'agit d'une vraie naissance, et : «à son aspect, reconnu comme un homme», indique que le Christ a eu une nature semblable à la nôtre : c'est lui qui, artisan de sa naissance, est né comme homme, par l'intermédiaire de la Vierge, et c'est lui que l'on a reconnu dans une chair semblable à celle qui fut entachée par le péché.

L'Apôtre confirme cet enseignement, lorsqu'il écrit aux Romains : «Parce que c'était en effet, impossible à la Loi, la chair la rendant impuissante, Dieu envoya son Fils dans une chair semblable à la chair de péché, pour expier le péché» (Rm 8,3). On ne le vit pas seulement sous un aspect qui aurait été comme celui d'un homme, mais on le reconnut comme un homme; et sa chair ne fut pas une chair de péché, mais elle fut une chair semblable à la chair de péché. Car d'une part, la chair, cet aspect sous lequel on le voit, montre la vérité de sa naissance, et d'autre part, une chair semblable à celle du péché, est exempte de défauts et de la souffrance qui sont le propre des hommes.

Ainsi «l'homme Jésus Christ» (I Tm 2,5) a vu le jour par une vraie naissance, puisqu'il est homme; mais il n'est pas entaché du péché propre à notre nature, puisqu'il est Christ. Car celui qui est homme, ne peut pas ne pas être un homme, puisqu'il est né; et par ailleurs, celui qui est Christ, ne peut renoncer à être ce qu'est le Christ. De la sorte, puisqu'il s'agit de l'homme Jésus Christ, lui qui est homme, jouit d'une naissance humaine, mais lui qui est Christ, n'est pas soumis à la faiblesse et aux défauts de l'homme.

### 26. L'homme Jésus Christ est Verbe fait chair

La foi que nous transmet l'Apôtre nous prépare donc à comprendre ce mystère : elle l'affirme : «selon son aspect reconnu comme un homme» (Ph 2,7), l'homme Jésus Christ a été envoyé «dans une chair semblable à la chair de péché» (Rm 8,3). Ainsi «selon son aspect, reconnu comme un homme», il est dans la condition d'esclave, sans avoir les défauts de la nature humaine; et «dans une chair semblable à la chair de péché», il est le Verbe fait chair, mais dans une chair semblable à la chair de péché, et non pas dans la chair de péché. Il s'agit de «l'homme Jésus Christ» (I Tm 2,5), c'est un homme. nous n'en doutons pas, mais cet homme ne peut être autre que le Christ; et de même, s'il est né homme par suite de sa naissance dans la chair, il n'est pas affligé des défauts propres à l'homme, lui dont l'origine n'est pas entachée de ces défauts. Car le «Verbe fait chair» (Jn 1,14) ne saurait ne pas être la chair qu'il s'est faite; et le Verbe, bien qu'il se soit fait chair. ne cesse pas d'être ce qu'est le Verbe. Et puisque le Verbe fait chair ne peut être privé de la nature qu'il tient de son origine, il demeure forcément dans ce qui est la source de sa nature : être le Verbe, tout en étant aussi vraiment cette chair qu'il s'est faite. Pourtant, puisqu'il «habita parmi nous» (Jn 1,14), cette chair n'est pas le Verbe, mais la chair du Verbe, habitant dans la chair.

## LE CHRIST ET L'HISTOIRE

Ceci étant bien précisé, voyons cependant si cette longue suite de souffrances qu'il endura, nous laisse entendre que le Seigneur a été sujet à cette sorte d'infirmité qu'est de ressentir de la douleur en son corps. Ecartons pour le moment les passages sur lesquels s'appuie l'hérésie pour attribuer au Seigneur de la crainte, et rappelons les faits tels qu'ils se sont passés. Car il est impossible que les paroles du Christ expriment de la crainte, si ses actes font preuve de confiance.

### 3. Le problème de la souffrance du Christ

#### 21. Le Seigneur de gloire aurait-il craint devant sa Passion ?

Il te semble, hérétique, que le Seigneur de gloire a tremblé de peur devant sa Passion ? Mais pour être tombé dans cette erreur, pour ne pas avoir reconnu qui il était, le Christ regarde Pierre comme s'il était Satan; il lui est un scandale ! Et pourtant, c'est par amour pour ce Christ qui lui avait été révélé comme tel par le Père qui est aux cieux et non par la chair et le sang 43, que Pierre repousse le mystère de la Passion; la sévérité d'une telle répartie affermit sa foi.

Et toi, où places-tu ton espérance pour nier que le Christ soit Dieu, et pour supposer que sa Passion l'ait effrayé ? Aurait-il craint, lui qui s'avance à la rencontre des hommes en armes qui viennent l'arrêter ? Son corps fait-il preuve de faiblesse, puisqu'à son arrivée, la troupe de soldats qui le recherchait, tombe à terre ? Les voilà effondrés, voilà leurs corps couchés sur le sol, ils ne peuvent supporter la majesté de celui qui s'offre lui-même à leurs liens !

A ton avis, quelle faiblesse pouvait donc écraser un corps dont la nature jouissait d'un tel pouvoir ?

#### 28. Par son toucher, il remet en place l'oreille que Pierre a coupée !

Mais peut-être le Seigneur aurait-il craint la douleur des blessures ?

Dis-moi, aurait-il frissonné d'horreur en sentant le clou pénétrer dans sa chair, lui qui guérit de son seul toucher, l'oreille qui avait été coupée ? Toi qui supposes une faiblesse chez le Seigneur, explique-nous cet acte de puissance posé par une chair soumise à la faiblesse, au moment même de sa Passion !

Pierre en effet, dégage l'épée et frappe; et voici le serviteur du grand-prêtre, l'oreille tranchée. Comment donc, par le toucher du Seigneur, de la blessure béante, naît l'oreille reconstituée ? Le sang coule, le glaive tranchant qui s'abat laisse sa trace, une horrible blessure sur un corps mutilé ! Mais d'où sort cette chair qui n'existait pas et qui surgit, là où il n'y avait rien ? Comment l'oreille qui manquait se trouve-t-elle remise à sa place ?

Cette main qui crée une oreille, aurait-elle craint le clou ? Aurait-il senti sa blessure, celui qui ne permet pas qu'un autre ressente la douleur de la sienne ? Serait-ce la peur des clous qui meurtriront sa chair, qui plonge dans la tristesse celui qui par son toucher, peut faire repousser la chair sur une blessure ? Allons, je te le demande, si le corps du Christ possède un tel pouvoir, comment soutenir qu'il possède une nature infirme, lui qui par sa nature est capable de supprimer toute espèce d'infirmité chez un homme ?

#### 29. Et sa Passion devait le glorifier !

Mais peut-être, par suite d'une tournure d'esprit dévoyée, stupide et insensée, maintiendra-t-on chez le Christ une infirmité de sa nature, parce que «son âme est triste jusqu'à la mort» (Mt 26,38). Je ne te reproche pas encore, hérétique, de ne pas comprendre la force de cette parole. Pour le moment, j'attends cependant de toi que tu me dises pourquoi tu as oublié cette exclamation du Seigneur : «Maintenant», s'écria-t-il lorsque Judas sortit pour le livrer, «Maintenant, le Fils de l'homme est glorifié» (Jn 13,31) ? Eh bien, si sa Passion devait le glorifier, la crainte de sa Passion l'aurait-elle attristé ? A moins peut-être qu'il fut assez dénué de raison pour craindre des souffrances capables de le glorifier lorsqu'il les aurait subies !

#### 30. Il la subit volontairement ...

Mais sans doute s'imagina-t-on que la crainte du Seigneur était si forte qu'elle l'a poussé à prier pour que ce calice s'éloigne de lui «Père, supplie-toi !, tout t'est possible, éloigne de moi ce calice» (Mc 14,36).

Pour ne pas t'accabler par d'autres témoignages, n'aurais-tu pas réfuté par toi-même la lourdeur d'esprit dont fait preuve ton peu de foi, lorsque tu as lu : «Remets ton épée au

fourreau ! Ne boirais-je donc pas le calice que mon Père m'a donné ?» (Jn 18,11). Comment donc la crainte de souffrir le pousserait-elle à prier d'éloigner de lui ce que, dans son zèle d'accomplir le plan divin, il avait hâte de mener à son terme ? Mais non, c'est inadmissible ! Il ne saurait refuser de souffrir, il eût été plus honnête d'admettre aussi que tu ne comprends rien à ce passage, plutôt que de te déchaîner avec toute la rage dont fait preuve ta sottise impie, pour nous affirmer que le Seigneur priait Dieu pour ne pas souffrir, alors que tu as reconnu qu'il voulait souffrir !

31. ... En attendant de siéger à la droite du Tout-Puissant

Mais, je le suppose, dans le combat que nous livre ta mauvaise foi, tu t'armeras de cette parole du Seigneur : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» (Mt 27,46). Ainsi, après le désastre de la croix, tu croiras peut-être que le Christ n'est plus digne d'être aidé de son Père, et qu'il a laissé échapper la plainte amère de se voir délaissé, dans la détresse où il se trouvait. Je le vois, pour toi, le mépris, la faiblesse et la croix sont une honte pour le Christ; mais alors, rappelle-toi ce texte : «En vérité, je vous le dis, désormais vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-puissant et venir sur les nuées du ciel (Mt 26,64).

32. Lors de son arrestation. le Christ ne fait pas preuve de faiblesse !

Dis-moi, où vois-tu de la crainte dans la Passion ? Quand le Christ se montre-t-il faible ? Où est sa douleur ? Quel préjudice en supporte-t-il ? Voici nos impies qui déclarent : Le Seigneur a craint ! Mais lui-même affirme sa volonté de souffrir. Ils s'efforcent de nous prouver sa faiblesse ! Mais lui, il nous révèle sa puissance : on ne tient pas debout en sa présence et voici ses persécuteurs à terre. Ils lui font grief d'avoir souffert des blessures de sa chair ! Mais puisqu'il remet à sa place la chair de l'oreille, là où il n'y avait qu'une blessure, c'est donc que, bien qu'il soit chair, le Seigneur échappe à l'ordre naturel propre à la chair, par lequel nous souffrons de nos blessures. Car lorsqu'il touche de sa main la plaie de l'oreille amputée, cette main est bien la main de son corps; et puisque cette main fait naître une oreille de la blessure, elle ne peut être la main d'un corps sujet à la faiblesse.

33. Dans ta stupidité d'hérétique, tu t'écarter même du simple bon sens !

Mais, me dis-tu, la croix est une infamie pour le Christ ! Tiens, mais n'est-ce pas grâce à elle que le Fils de l'homme apparaîtra, assis à la droite du Tout-Puissant, et que l'homme né du sein de la Vierge, reviendra dans sa majesté, sur les nuées du ciel ?

Tu ne saisis pas, impie, la raison d'être des choses de la nature : et tandis que, rempli d'un esprit d'impiété et d'erreur, tu ne comprends rien au mystère de la foi, dans ta stupidité d'hérétique, tu t'écarter même du simple bon sens ! En effet, tout ce que l'on craint, on l'évite fatalement, puisqu'on le craint; celui qui est faible est plein d'effroi, parce qu'il a conscience de ne pas être solide; si quelqu'un souffre, c'est qu'il possède une nature changeante, soumise à la douleur; et quelque chose d'infâme est toujours un déshonneur. Mais vraiment, qu'est-ce qui se passe dans ton esprit, pour que toi, tu comprennes que le Seigneur Jésus Christ craigne ce vers quoi il se hâte, qu'il tremble de se voir faible, alors qu'il jette à terre les forts; qu'il ressente la douleur des blessures, lui qui ne laisse pas les autres souffrir de leurs blessures; qu'il soit déshonoré par l'infamie de la croix, quand cette croix lui permet de s'asseoir auprès de Dieu, et de revenir dans sa royauté !

34. Le Christ sur la croix, promet au larron le paradis ...

Mais peut-être vas-tu penser qu'il te reste encore une occasion unique pour étaler ton impiété; le Seigneur, nous diras-tu, a craint cette mort inéluctable et la descente aux enfers, car il semble bien que cette parole en fait foi : «Père, je remets mon esprit entre tes mains» (Lc 23,46).

Lisant ce texte et ne le comprenant pas, il te fallait, ou bien garder le silence avec respect, ou demander humblement dans la prière la grâce de le comprendre ! Mais non, incapable de saisir la vérité, tu préfères t'égarer dans une affirmation inconsidérée, poussé par ton délire stupide ! Allons, comment peux-tu croire que le Christ ait craint le chaos de l'enfer, les flammes brûlantes, l'abîme des peines vengeresses, quand tu l'entends dire au larron sur la croix : «En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis» (Lc 23,43).

Non, à présent, je puis le dire, tu ne soumettras pas à la crainte la puissance de cette nature qui est celle du Christ, tu ne la relégueras pas dans les confins du monde infernal, car celui qui descend aux enfers n'abandonne pas le Paradis - comme il demeure dans le ciel,

## LE CHRIST ET L'HISTOIRE

lorsque, Fils de l'homme, il parle sur la terre, alors qu'il promet le Paradis à celui qui lui rend témoignage, et lui annonce qu'il possédera les délices de la béatitude parfaite. La crainte qui saisit nos corps ne peut étreindre celui qui pénètre même les enfers, et qui, par la puissance de sa nature, se répand partout. Le chaos de l'enfer s., par la terreur de la mort qu'il inspire, ne saurait avoir raison de cette nature qui gouverne le monde, de cette puissance qui, du fait de la liberté spirituelle dont elle jouit, est sans limite, source inépuisable des joies du Paradis.

Et toi, es-tu si sûr d'aller en ce Paradis ?

Sépare donc une part de cette nature indivisible pour la soumettre à la crainte, envoie aux enfers la partie du Christ qui doit souffrir, et laisse dans le Paradis celle qui doit régner. Le larron en effet, demande au Seigneur de se souvenir de lui dans son Royaume. C'est je suppose, d'entendre les gémissements du Christ dont les mains sont percées de clous, qui lui suggère la foi que suppose cette bienheureuse affirmation de la royauté du Christ; il apprend celle-ci en constatant la douleur qui accable ce faible corps. Lui, il implore du Christ la grâce de se souvenir de lui, dans son Royaume; toi, tu attribues à la crainte sa mort sur la croix. Le Seigneur promet au larron d'être bientôt avec lui dans le Paradis; toi, tu enfermes le Christ dans les enfers, sous la terreur du châtement. La foi que vous avez l'un et l'autre, ne permet pas la même espérance. Le larron reconnaît pour Roi le Christ pendu au gibet, ce qui lui mérite le Paradis; mais toi, tu prêtes au Christ la douleur dans son supplice, la crainte de la mort, aussi seras-tu sûrement privé du Paradis et du Royaume de Dieu !

35. Le corps du Seigneur est un vrai corps, mais non pas un corps faible et imparfait comme le nôtre

Après avoir recensé les paroles et les actes du Seigneur, considérés dans toute leur force, nous avons donc prouvé ceci, sans qu'il soit possible d'en douter : la nature du corps du Christ n'avait pas l'infirmité qu'ont nos corps de par leur nature, lui qui pouvait par la puissance de sa nature, chasser toutes les infirmités des corps. Et la souffrance, bien qu'elle affectât son corps, ne lui imposait pourtant pas la douleur naturelle que nous ressentons.

Si en effet, le Seigneur avait la forme de notre corps, son corps n'était pas un corps faible et imparfait comme le nôtre : il n'avait pas la même origine que le nôtre, puisque la Vierge l'avait engendré après l'avoir conçu de l'Esprit saint : bien qu'elle ait accompli les fonctions propres à son sexe, elle n'a pourtant pas reçu d'un homme la semence d'une conception terrestre. C'est bien d'elle que le corps du Christ fut engendré, mais ce corps fut pourtant conçu de l'Esprit; ce corps est sans doute un vrai corps d'homme, mais sans la faiblesse qui est le lot de notre nature; c'est un vrai corps, puisqu'engendré de la Vierge, mais il n'est pas sujet aux misères de notre corps, puisqu'il prend son origine dans une conception due à l'Esprit saint.

4. Explication de la tristesse du Christ

36. Tout d'abord, le Christ n'est pas triste devant la mort, mais «jusqu'à la mort»

Mais voici nos hérétiques qui semblent bien s'efforcer de s'opposer encore à l'enseignement transmis par la foi des apôtres, en s'appuyant sur ce texte :«Mon âme est triste jusqu'à la mort» (Mt 26,38). Si le Christ se déclare triste, voilà qui nous prouve une faiblesse de sa nature qui le jetterait dans l'accablement lorsqu'il commencerait à en prendre conscience.

Tout d'abord, j'en appelle au bon sens dont est dotée ton intelligence d'homme : Que veut dire «être triste jusqu'à la mort» ? Car être triste devant la mort n'a pas la même signification qu'être triste jusqu'à la mort. Lorsqu'on est triste devant la mort, c'est la mort qui est la cause de cette tristesse; mais lorsqu'on dit : triste jusqu'à la mort, la mort n'est pas la cause de cette tristesse, elle en est le terme.

Cherchons donc quelle est la cause de la tristesse de celui qui est triste, non pour un temps incertain ou indéterminé pour l'ignorance humaine, mais jusqu'à la mort. Loin d'être causée par la mort, sa tristesse disparaîtra par la mort.

37. Reprenons le contexte

Pour comprendre la cause de la tristesse du Christ, voyons ce qui précède et ce qui suit le passage où il nous avoue sa tristesse. Par le repas de la Pâque, le Seigneur avait parfait tout le mystère de sa Passion et de notre foi. Après avoir enseigné à ses Apôtres que tous seraient

scandalisés à son sujet, il leur promet de les précéder en Galilée. Pierre proteste : même si tous les autres devaient être scandalisés, lui, il ne le serait pas, sa foi resterait ferme. Mais le Seigneur, par sa nature divine, n'ignore pas l'avenir, et sa réponse prédit à Pierre qu'il le reniera trois fois se. Il veut ainsi lui faire comprendre comme sa conduite sera pour les autres une pierre d'achoppement, puisque l'Apôtre retomberait par son triple reniement dans un danger si grand pour la foi. Puis, prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean – choisis, les deux premiers parce que promis au martyre, et Jean, pour le préparer à l'annonce de l'Évangile –, le Christ se déclare triste jusqu'à la mort. Ensuite, s'étant avancé, il formule cette prière : «Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; cependant, non pas comme je veux, mais comme tu veux» (Mt 26,39).

Le Christ ne prie pas pour lui, mais pour ses apôtres

Si le Seigneur prie pour que ce calice s'éloigne de lui, c'est qu'il était donc déjà devant lui, ce calice qu'il achevait alors de verser pour les péchés de beaucoup, dans le sang d'une nouvelle alliance. Car il ne demande pas que ce calice ne soit pas avec lui, mais qu'il s'éloigne de lui. Mais ensuite, il prie pour que ce ne soit pas sa volonté qui s'accomplisse, il ne veut pas que lui soit accordé ce qu'il désire. Il termine en effet, par ces mots : «Cependant, non comme je veux, mais comme tu veux». De la sorte, bien que son désir d'éloigner le calice montre qu'il prend part à l'inquiétude de l'homme, il reste fidèle à la sentence qu'a portée une volonté unique : la sienne qui est la même que celle de son Père.

Bien plus, pour que l'on comprenne qu'il ne prie pas dans son propre intérêt, et que sa prière et la disposition qu'exprimait son vœu, ne devaient pas être réalisées telles quelles, il commence par dire, tout au début de son imploration : «Mon Père, s'il est possible». Il y aurait-il donc pour le Père, quelque chose qu'il ne soit pas sûr de pouvoir faire ? Mais si rien n'est impossible au Père, il nous faut comprendre pourquoi cette réserve : «S'il est possible». Car après cette prière, le texte ajoute : «Il revint vers ses disciples, et les trouvant endormis, il dit à Pierre : «Vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation. En vérité, l'esprit est prompt, mais la chair est faible» (Mt 26,40-41).

La cause de la tristesse du Christ et le motif pour lequel il demanda que s'éloignât de lui le calice, nous restent-ils encore cachés ? Il invite ses Apôtres à veiller avec lui et à prier pour ne pas entrer en tentation, car l'esprit est prompt, tandis que la chair est faible. Ceux-ci en effet, conscients de la solidité de leur foi, lui avaient bien promis de ne pas être scandalisés à son sujet; mais la faiblesse de leur chair devait les conduire à cette extrémité. Ce n'est donc pas pour lui-même que le Christ est triste et qu'il prie, mais c'est pour ses Apôtres, pour ceux qu'il exhorte à être vigilants et à prier pour que le calice de sa Passion ne se déverse pas sur eux : si le Seigneur prie pour que s'éloigne de lui ce calice, c'est pour que ses apôtres n'aient pas à le partager.

38. Car la Passion du Christ devait être une épreuve pour les siens

Ainsi le Christ demande dans sa prière, que ce calice s'éloigne de lui, si c'était possible, parce que, si rien n'est impossible à Dieu – comme il l'avait affirmé lui-même : «Père, tout t'est possible» (Mc 14,36) –, il n'est pourtant pas impossible à l'homme de ne pas être vaincu par l'épouvante devant la souffrance, à moins que sa foi ne soit manifestée par l'épreuve. C'est pourquoi, en tant qu'homme, le Christ demande pour les hommes que ce calice s'éloigne; mais en tant qu'il est Dieu procédant de Dieu, sa volonté est à l'unisson de la volonté d'agir de son Père.

En ces mots : «S'il est possible», nous trouvons avec évidence le même enseignement que dans cette phrase adressée à Pierre : «Voici que Satan t'a réclamé pour te cribler comme le froment; mais j'ai prié pour toi, pour que ta foi ne chancelle pas» (Lc 22,31-32). Le calice de la Passion du Seigneur devait être une cause de tentation pour tous les siens. Le Seigneur prie le Père afin que la foi de Pierre ne défaille pas; ainsi celui qui aurait eu la faiblesse de le renier aurait du moins la douleur de la pénitence; en lui la foi ne chancellerait pas du fait de son repentir.

39. Et sa mort devait mettre fin à cette épreuve

Voilà donc le Seigneur triste jusqu'à la mort : c'est qu'à sa mort, le tremblement de terre, les ténèbres en plein jour, le voile du temple déchiré, les tombeaux ouverts et la résurrection de ceux qui s'y trouvaient, tout cela devait alors confirmer la foi des Apôtres ébranlée par la terreur de l'arrestation nocturne, la flagellation, les soufflets, les crachats, la couronne d'épines, le portement de croix, les moqueries subies dans toute cette Passion, et

pour finir, le supplice infâmant de la croix maudite. Et c'est précisément parce que le Seigneur sait que tout cela prendra fin après sa Passion, qu'il est triste jusqu'à la mort. Et s'il dit : «Mon Père, ce calice ne peut passer sans que je le boive : que ta volonté soit faite» (Mt 26,42), c'est qu'il sait aussi que ce calice ne peut passer, s'il ne le boit. En d'autres termes, lorsque sa Passion aura été accomplie en lui, la crainte de ce calice s'évanouira, mais celui-ci ne peut passer, s'il ne le boit. La fin de cette angoisse ne viendra que par l'accomplissement de l'angoissante Passion. Car après sa mort, le scandale dû à la faiblesse des apôtres, sera écarté par l'éclat des merveilles accomplies.

40. De fait, l'épisode de l'ange consolateur laisse entendre que le Christ s'attristait sur ses amis

Bien que par ces mots : «Que ta volonté soit faite» (Mt 26,42), le Seigneur ait laissé à la volonté de son Père le soin de décider si son calice, c'est-à-dire sa Passion, serait pour ses apôtres une occasion de chute, il répète cependant par trois fois sa prière. Puis il leur dit «Dormez maintenant, et reposez-vous» (Mt 26,45).

Ce n'est pas en effet, sans avoir conscience de quelque profonde raison, qu'après avoir reproché à ses disciples de s'être assoupis, le Seigneur les invite maintenant à dormir et à se reposer. Luc semble bien nous avoir donné la clé qui nous permet de comprendre ce conseil. Il nous avait appris que Satan avait réclamé les Apôtres pour les cribler comme le froment, et que le Christ avait prié Dieu pour que la foi de Pierre ne chancelle pas. Il avait ajouté qu'après avoir beaucoup prié, le Seigneur fut assisté de la présence d'un Ange qui le fortifia; aidé par cet Ange, le Christ commença à prier plus instamment, de sorte que la sueur de son corps coula, comme des gouttes de sang. Car c'est pour protéger les Apôtres, que l'Ange fut envoyé, et le Seigneur, réconforté par lui, ne fut plus attristé à la pensée d'une défaillance possible de ceux qu'il aimait; aussi leur dit-il sans une ombre de tristesse : «Dormez maintenant et reposez-vous».

Il est vrai : Matthieu et Marc ne parlent pas de l'ange, ni de la requête du diable. Mais après avoir été triste en son âme, après avoir reproché à ses amis de s'être assoupis, et après avoir prié pour que s'éloigne ce calice, ce n'est pas sans raison que suit cette invitation à dormir le Seigneur, sur le point de quitter ses Apôtres, et réconforté par le secours qui lui a été prodigué par l'Ange, abandonne ses amis au sommeil, sous la protection d'un gardien très sûr.

41. L'hérésie ne doit pas attribuer cette tristesse du Christ à une prétendue faiblesse

Certes, nous le savons, plusieurs manuscrits grecs ou latins, ne nous disent rien de la venue de l'Ange et de la sueur de sang. Nous ne savons donc pas si, cette divergence des textes vient d'une omission ou d'une interpolation, car la diversité des leçons nous laisse dans l'incertitude à ce sujet.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'hérésie profite de ce récit pour affirmer la faiblesse d'un Christ qui eut besoin du réconfort d'un ange; mais il est bon de se rappeler que le Créateur des anges n'avait nul besoin d'être protégé par sa créature; de plus, ce réconfort s'explique comme s'expliquait la tristesse du Christ. Car si celui-ci fut triste pour nous, c'est-à-dire si nous fûmes la cause de sa tristesse, il fallait aussi qu'il fût fortifié pour nous et à cause de nous. S'il fut triste à notre sujet, il fut fortifié à notre sujet, l'objet de son réconfort est le même que celui de sa tristesse.

Quant à sa sueur, que personne n'ose l'attribuer à sa faiblesse, car il est contre nature de suer du sang; et ce n'était donc pas une faiblesse, puisque la puissance du Christ n'agit pas ici selon les lois de la nature. Sans que cela puisse apporter un argument à l'hérésie de la faiblesse, la sueur de sang établit la vérité de la chair du Seigneur et s'oppose à cette autre hérésie qui lui attribue à tort un corps apparent.

Ainsi, c'est donc nous qui avons été la cause de la tristesse du Christ, c'est pour nous qu'il a prié, tout ce qu'il a fait, il l'a effectué pour nous; puisque tout fut pour nous, les prières dans lesquelles on percevait de la crainte, étaient aussi pour nous.

42. La prière du Christ à l'agonie concernait ses apôtres

Les Evangiles se prêtent mutuellement la plénitude qui les remplit : les uns nous apprennent ceci, les autres cela, et tous sont la parole d'un seul Esprit.

Jean, le héraut par excellence des réalités spirituelles, nous rapporte une prière du Seigneur pour ses Apôtres, passée sous silence par tous les autres Evangélistes : «Père saint, dit-il, garde-les en ton nom. Lorsque j'étais avec eux, je gardais en ton nom ceux que tu m'as donnés et je veillais sur eux» (Jn 17,11-12). Cette prière ne le concerne pas, elle regarde ses

Apôtres. De même ce n'est pas pour lui qu'il est triste, lui qui demande à ses amis de prier pour ne pas être tentés. Et ce n'est pas pour lui que l'Ange est envoyé : s'il le voulait, il ferait descendre du ciel douze mille légions d'anges. Et ce n'est pas qu'il craigne la mort, lui qu'on voit dans l'angoisse jusqu'à la mort. Et ce n'est pas pour échapper au calice qu'il prie, mais pour que ce calice, qui pourtant ne peut passer sans qu'il le boive, s'éloigne de lui. Passer, en effet, ne veut pas dire quitter un lieu, mais ne pas demeurer toujours. Le langage de l'Evangile et des Apôtres confirme ce sens : «Le ciel et la terre passeront, est-il dit, mais mes paroles ne passeront pas» (Mt 24,35). Et l'Apôtre affirme : «Ce qui est ancien est passé, tout est devenu nouveau» (2 Co 5,17); et ailleurs : «La figure de ce monde passera» (1 Co 7,31).

Ce calice que le Christ, dans sa demande au Père, désire voir passer loin de lui, ne peut donc passer sans qu'il le boive. Et si le Seigneur prie, sa prière a pour objet ceux-là même qu'il a sauvés lorsqu'il demeurait avec eux, et qu'il laisse entre les mains du Père, pour que lui aussi les sauve. Oui, maintenant qu'il s'apprête à entrer dans le mystère de sa mort, il prie le Père de les garder. Et la présence de l'Ange, si le texte est authentique, ne fait là-dessus aucun doute, et le Christ manifeste sa certitude de voir sa prière exaucée, puisqu'après avoir prié, il engage ses Apôtres à dormir. Or l'Evangéliste nous montre ici, au cours même de la Passion, le fruit de cette imploration et la confiance qui motivait cet encouragement au sommeil, puisqu'au moment où tous les disciples s'échappent des mains de ceux qui les recherchaient, il précise : «C'était afin que s'accomplisse la parole qu'il avait dite : Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'avais donnés» (Jn 18,9). Car c'est bien par lui que se réalise ce qu'il avait demandé dans sa prière, et les voilà tous sains et saufs. Cependant il prie le Père pour qu'à présent son Père sauve en son nom, ceux qu'il avait sauvés. Et le Père les sauve si bien que, par suite de son repentir, la foi de Pierre, fort effrayé il est vrai, ne chancela pourtant pas.

### 43. Conclusion

Voici donc expliqués la prière du Seigneur dans Jean, la réclamation faite par le diable dans Luc, et dans Matthieu et Luc, la tristesse jusqu'à la mort, le reproche fait aux apôtres qui s'étaient assoupis, et l'invitation au sommeil qui suivit; rien n'a été laissé dans l'ombre. La prière citée dans Jean, prière où le Christ recommande ses amis à son Père, explique la cause de sa tristesse et sa demande pour que passe le calice. Il ne prie pas pour écarter sa Passion, mais il supplie son Père de prendre soin des apôtres, alors qu'il va souffrir. De même la prière dont nous parle Luc, qui avait pour objet de protéger Pierre contre le diable, explique l'assurance qui pousse le Seigneur à permettre à ses disciples un sommeil qu'il leur avait reproché auparavant.

### 5. Explication de la souffrance du Christ

#### 44. Parfois nos corps ne connaissent pas la douleur

Cette nature du Christ qui est bien au-dessus de la nature humaine, n'est donc pas sujette à l'angoisse qui nous fait trembler. Son corps ne connaît pas non plus les maux qui accablent nos corps terrestres tirés de la poussière, lui qui n'a pas pris son origine dans les éléments de la terre, lors même que le saint Esprit a fait jaillir la source du Fils de l'homme, dans le mystère de sa conception. C'est en effet la Vertu du Très-Haut qui a uni sa puissance au corps engendré de la Vierge par la conception de l'Esprit.

Quant au corps de tout vivant, il est maintenu en vie par l'âme mêlée au corps, et donc capable de souffrir, puisque sa sensibilité vibre du fait du compagnonnage de l'âme répandue dans le corps. Mais lorsqu'une âme, par suite de la bienheureuse chaleur que lui transmet sa foi et son espérance du ciel, méprise ce qui a été au début de son origine terrestre dans son corps, celui-ci, par ses sens et son esprit, est dans un état tel que lorsqu'il souffre, il cesse de ressentir la souffrance.

Dès lors, pourquoi parler encore de la nature du corps du Seigneur et du Fils de l'homme descendu du ciel ? Il arrive parfois à nos corps de terre de ne plus savoir ce que veut dire craindre et souffrir, alors qu'ils sont soumis à la loi de la douleur et de la crainte !

#### 45. Ainsi, dans la fournaise, à Babylone, le Hébreux marchent au milieu des flammes

Je te pose en effet, cette question : Les enfants hébreux, dans la fournaise ardente de Babylone, craignaient-ils les flammes nourries d'un bois bien sec, et leur corps, conçu comme le nôtre, avait-il peur d'un tel feu ? Je te demande aussi : Eprouvaient-ils de la douleur quand ils marchaient au milieu des flammes ? Mais peut-être n'ont-ils pas souffert parce qu'ils n'ont

pas été brûlés ? Et l'on pourrait alors penser que les flammes avaient perdu leur puissance naturelle de brûler. Mais non, la nature de leur corps était telle qu'il craignait de brûler et qu'il pouvait être brûlé. Voici que par l'Esprit qui sous-tendait leur foi, des corps terrestres, c'est-à-dire des corps engendrés selon les tout premiers éléments qui sont à la source de toute naissance, ne pouvaient ni brûler, ni craindre le feu; dès lors, ce qui chez un homme est dû à sa foi en Dieu et va contre sa nature, n'est pas regardé comme naturel chez le Seigneur, alors que pour lui cela tient à l'origine de sa nature, en raison de la force de l'Esprit. Voici les enfants ligotés au milieu des flammes : ils marchent et ne craignent pas; ils prient et ne ressentent aucune brûlure; ils sont dans le feu et ne peuvent brûler ! Chez eux, leur corps et le feu perdent leur nature : ceux-là ne sont pas brûlés, celui-ci ne brûle plus; et pourtant, chez les autres hommes, la nature du corps et du feu, est bien d'être brûlé et de brûler : car le feu consume ceux qui sont autour du bûcher, et les voici qui reçoivent la peine même qu'ils infligeaient !

Et toi, hérétique impie, tu refuses d'admettre que le Christ n'a pas souffert des clous qui ont transpercé ses mains, et que cette blessure du fer qui le perça ne lui causa aucune peine ? Je te le demande, pourquoi les enfants n'ont-ils pas craint le feu, pourquoi n'en ont-ils pas souffert ? Que renfermait donc la nature de leur corps pour vaincre la nature du feu ? Si par le zèle de leur foi et la gloire de leur heureux martyr, ceux qui avaient tout lieu de craindre ne connaissaient plus la crainte, le Christ aurait-il été atterré par la crainte de la croix, lui qui, même s'il avait eu dans sa conception, une origine souillée comme la nôtre, devait pourtant rester Dieu sur la croix, juger le monde et régner dans les siècles sans fin ? Oublieux d'un tel avenir, aurait-il tremblé dans l'angoisse d'une crainte qui ne lui aurait guère fait honneur ?

#### 46. Et les martyrs ne sentent plus leurs tourments

Daniel mange le repas apporté par le prophète : on le voit sans crainte dans la fosse aux lions. Les apôtres se réjouissent d'être frappés de verges et de souffrir pour le nom du Christ. Paul regarde son sacrifice comme lui méritant une couronne de justice. Les martyrs entonnent des hymnes avant d'offrir leur cou à la hache du bourreau, ils montent en chantant des cantiques sur les monceaux de bois enflammés entassés pour eux. Ce que sent leur foi transforme à tel point leur corps, que, sans craindre la faiblesse de leur nature, ils ne sentent plus la douleur; ainsi le but que l'âme se propose donne-t-il force au corps, et celui-ci, sous l'action de l'âme, ne ressent plus rien d'autre que ce qui donne de l'élan à l'ardeur de l'âme : vivifié par l'âme, le corps ne ressent pas une souffrance que l'âme oublie par suite du désir de la gloire qui accapare son attention.

Il est donc courant que chez les hommes, l'enthousiasme de l'âme, assoiffée de gloire, la rende insensible aux souffrances, inattentive aux blessures et sereine devant la mort. Dès lors, tandis que l'Esprit qui soutient leur foi, préserve de toute faiblesse les glorieux et bienheureux martyrs, pourquoi attribuer à Jésus Christ, le Seigneur de gloire, la faiblesse d'avoir un corps brisé de douleur, alors que la frange de son vêtement a la puissance de guérir, alors que la nature de son corps est telle que par sa salive et sa parole, voici l'homme à la main desséchée qui, sur l'ordre qu'on lui donne, étend sa main et se voit guéri, voici l'homme né aveugle qui se trouve débarrassé de cette infirmité, et voici l'oreille coupée qui revient à sa place.

#### 47. Le Christ étant sans péché, n'a donc pas souffert de la douleur, conséquence du péché

Dieu, le Fils seul-engendré a donc enduré toutes les misères de nos souffrances qui s'abattaient sur lui. Mais il les a subies dans la puissance de sa nature, tout comme il est né dans la puissance de sa nature. Car lorsqu'il est né, il a conservé dans sa naissance sa nature toute-puissante. En effet, il est né à la manière des hommes, mais il n'a pas été conçu à la manière des hommes : son enfantement suivit le cours d'une naissance humaine ordinaire, mais à sa source, il n'y a pas une conception humaine ordinaire. C'est pourquoi s'il a souffert dans son corps par suite de l'infirmité de notre corps, c'était pour prendre les souffrances de notre corps dans la puissance de son corps. Et le prophète se porte garant de cette conviction qui est nôtre, par ces mots : «Il portait nos péchés, c'était pour nous qu'il souffrait. et nous autres, nous le regardions comme affligé, percé de coups et persécuté. Or il a été blessé par suite de nos fautes, réduit à rien en raison de nos péchés» (Is 53,4-5).

Cette pensée toute humaine qui nous porte à croire que le Christ a ressenti la douleur de ses souffrances, est donc une erreur. Oui, il porte nos péchés, c'est-à-dire qu'il prend sur lui notre corps de péché, mais il ne pêche pas. En effet, envoyé dans une chair «semblable à la



chair du péché» (Rm 8,3), il porte dans sa chair le péché, mais il s'agit de notre péché. Et c'est pour nous qu'il souffre, mais sans éprouver le sentiment de la douleur qui est nôtre, puisque : «sous son aspect, il fut reconnu comme un homme» (Ph 2,7); il a en lui notre corps de douleur, mais sans avoir ce qui lui permettrait de souffrir, étant donné que, bien qu'il soit sous l'aspect d'un homme, la source de son être ne vient pas de l'homme, car il est né de la conception de l'Esprit saint.

C'est pourquoi nous le considérons comme affligé, percé de coups et persécuté. Car lui, qui a pris la «tonne d'esclave») et qui est né de la Vierge, il nous donne naturellement l'impression d'avoir souffert dans sa Passion. Oui, «il a été blessé», mais «par suite de nos fautes». Car bien qu'il ait été blessé, cette blessure n'est pas celle de son péché. Et tout ce qu'il endure, il ne l'endure pas pour lui. Ce n'est pas en effet pour lui qu'il est né, pas plus qu'il n'est pécheur en lui-même. L'Apôtre souligne le motif de ce dessein divin par ces mots : «Nous vous en supplions par le Christ, laissez-vous réconcilier avec Dieu. Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous» (2 Co 5,20-21). C'est donc pour condamner le péché dans la chair par le péché, que le Christ s'est fait lui-même péché, bien qu'il soit exempt du péché. En d'autres termes, pour condamner dans la chair le péché par la chair, bien qu'étranger à la chair, il s'est fait chair pour nous. Et voilà pourquoi il fut blessé par suite de nos fautes.

48. Dans le mystère de sa Passion, le triomphe du Christ est complet

Au reste, l'Apôtre ne nous dit pas que le Christ ait tremblé devant la douleur. Car désirant nous parler de l'économie de sa Passion, il nous la présente au cœur du mystère de sa divinité : «Vous pardonnant tous vos péchés, assure-t-il, il a effacé le document accusateur que les commandements retournaient contre nous et l'a fait disparaître, le clouant à la croix, après s'être dépouillé de la chair; il a livré en spectacle les Principautés et les Puissances, triomphant d'elles en son propre corps, par sa confiance)) (Col 2,13-15).

Te semble-t-il donc que cette force divine ait fléchi devant le clou qui blessait sa chair, et que, remplie d'épouvante devant la pointe qui perçait sa main, elle se serait changée en une nature capable de souffrir ? Pourtant l'Apôtre qui nous a précisé que le Christ s'exprime par sa bouche, et nous a rappelé l'œuvre de notre salut accomplie par le Seigneur, nous parle en ce texte du Christ : celui-ci s'est dépouillé de sa chair; par sa confiance il couvre de confusion les Puissances, et il triomphe d'elles en lui-même.

Tu soulignes dans la souffrance du Christ une nécessité, et non un don en vue de ton salut; tu supposes dans sa croix une douleur lancinante, et tu ne discernes pas, cloué sur elle, le décret de mort porté contre toi; tu vois dans son trépas la violence qui lui est faite par la mort, et tu n'y reconnais pas l'acte de se dépouiller de sa chair sous l'action de la puissance de Dieu; tu veux enfin que sa mort soit autre chose que la confusion dont il couvre les Puissances, un geste de confiance et un triomphe. Eh bien, mets-la au compte de la faiblesse, si c'est pour lui une nécessité de mourir, conséquence de sa nature, si sa mort est pour lui une violence qui lui est faite, si elle lui fait perdre confiance et si elle revêt un caractère infamant ! Mais si le mystère de sa Passion, tel qu'on nous l'annonce, est tout le contraire, dis-moi donc par quel égarement de l'esprit changerait-on le sens de ce qu'il nous faut croire, après avoir rejeté la foi que nous transmet l'Apôtre; par quelle folie s'emparerait-on de ce qui est un libre vouloir et une réalité mystérieuse, et se servirait-on de tout ce mystère pour outrager la nature divine que l'on qualifierait de débile !

Non, le triomphe du Christ est complet : il s'offre à ceux qui viennent pour le crucifier, et ceux-ci ne peuvent supporter sa présence. Il se tient debout pour entendre sa sentence de mort, mais ensuite il s'assiera à la droite du Tout-Puissant. Le voici percé de clous, mais il prie pour ses bourreaux. Il boit le vinaigre, mais il consomme le mystère. On le met au nombre des malfaiteurs, mais il donne le Paradis. On l'élève sur le bois, mais la terre tremble. On le suspend à la croix, mais le soleil et la lumière du jour s'enfuient. Il sort de son corps, mais il rappelle les âmes dans leur corps. Mort, on l'ensevelit, mais Dieu, il ressuscite. En tant qu'homme, il endure pour nous toutes sortes de faiblesses, en tant que Dieu, il triomphe d'elles toutes.

49. L'hérétique insiste : sur la croix, le Seigneur s'est vu abandonné de son Père

Il nous reste encore, prétendent les hérétiques, un autre aveu de faiblesse, celui-là sérieux et accablant ! Et de plus, il vient de la bouche même du Seigneur qui s'écrie : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» (Mt 27,46). N'est-ce pas là une plainte déchirante ? Le voici abandonné et livré à sa faiblesse !

Vraiment, dans sa belle intelligence, l'impie n'a peur de rien ! Il trouve à se battre avec toutes les paroles du Seigneur, de quelque nature qu'elles soient ! Eh quoi ? Voilà le Seigneur qui se hâte vers la mort, et il doit être glorifié par une mort qui lui permettra de s'asseoir à la droite du Tout-Puissant ! Et il craindrait une mort qui renferme en elle tant de motifs d'être heureux ! Il se désolerait amèrement d'avoir été abandonné par Dieu à une mort qu'il ne pouvait éviter, alors que sa mort sera la porte ouverte à toutes ces joies !

50. Et voilà qui donne prétexte à toutes sortes d'absurdités !

Bien plus, par cette objection le savoir-faire des hérétiques s'efforce pour ainsi dire, de se frayer une route qui leur permettra d'avancer encore une impiété : ou bien Dieu le Verbe ne serait pas du tout dans l'âme du corps du Christ, en sorte que Jésus Christ, fils de l'homme, ne serait pas le Fils de Dieu, ou bien Dieu le Verbe n'a plus de raison d'être, puisque c'est l'âme qui vivifie le corps du Christ; ou encore, celui qui est né comme homme, n'est pas du tout le Christ, puisque le Verbe de Dieu habite en lui comme l'Esprit habite un prophète.

Et même, l'égarement de leur stupide perversité renchérit sur son impiété et se hausse à une audace plus grande encore : ils soutiennent que Jésus Christ, avant de naître de Marie, n'était pas le Christ : celui qui est né d'elle, n'est pas le Dieu qui était, mais un être qui a eu un commencement puisqu'il est né. En conséquence, on ajoute encore cette énormité : Dieu le Verbe, considéré comme s'il était une partie des attributs de Dieu, se projetant au-dehors en une sorte d'émanation, d'extension, aurait habité en cet homme qui reçoit son être de Marie, il l'aurait fortifié par la puissance de son action divine, bien que pourtant cet homme vive par la nature et la motion de son âme.

51. La voie est ouverte à toutes les impiétés !

Cette doctrine subtile et pernicieuse les conduit à ces déviations : ou Dieu le Verbe devient l'âme du corps du Christ, par une altération de sa nature qui se dégrade, et le Verbe cesse d'être Dieu; ou bien au contraire, nous n'avons dans le Christ qu'un homme doté d'une nature qui n'a rien à voir avec celle de Dieu, une simple nature d'homme animé par la seule vie de l'âme qui le meut, en qui habiterait la Parole de Dieu, c'est-à-dire comme la puissance d'une voix qui se répand au loin.

Et de toute façon, voici la porte ouverte à une interprétation impie : ou Dieu le Verbe déchoit dans une âme humaine, et il cesse d'être Dieu le Verbe; ou le Christ n'existait pas avant son enfantement de Marie. Dans ce cas, Jésus Christ qui ne serait qu'un homme ordinaire doté d'une âme et d'un corps, aurait eu son commencement comme tous les autres hommes; la puissance de la parole divine qui se serait étendue jusqu'à lui, l'aurait fortifié de l'extérieur pour lui donner le courage d'accomplir ses œuvres; mais à présent, sur la croix, cette extension s'étant retirée, le Christ qui se voit abandonné par Dieu le Verbe, s'écrie : «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» (Mt 27,46). Ou bien, si sa nature qui était celle du Verbe de Dieu, s'est altérée pour devenir celle de l'âme du corps humain du Christ, voici maintenant celui-ci sans ressource et livré à la mort, alors qu'auparavant il s'était appuyé en toutes circonstances sur le secours de son Père; aussi se plaint-il amèrement de sa solitude et d'avoir été abandonné.

Ici et là, on voit quel danger mortel c'est pour une foi tronquée, ou de croire que la plainte amère du Christ exprime une faiblesse de nature chez Dieu le Verbe, ou de s'imaginer que le Christ n'était pas du tout Dieu le Verbe, du fait que la naissance de Jésus Christ du sein de Marie, marque le commencement de son être.

### 6. La foi de l'Eglise

52. Telle n'est pas la foi de l'Eglise !

Au milieu de ces théories impies et bien faibles, la foi de l'Eglise, façonnée par l'enseignement des Apôtres, reconnaît au contraire dans le Christ une naissance, mais lui refuse un commencement. Elle admet une économie du salut, mais non une division. Non, elle ne souffre pas que le Christ Jésus soit Jésus sans être le Christ. Elle ne sépare pas le fils de l'homme du Fils de Dieu, de peur que l'on en vienne à s'imaginer que le Fils de Dieu n'est pas aussi le fils de l'homme. Elle ne dilue pas le Fils de Dieu dans le fils de l'homme. Sa foi ne fait pas non plus trois morceaux de ce Christ dont la tunique, d'un seul tissu du haut en bas, ne fut pas déchirée. Si elle touche Jésus Christ à la fois dans le Verbe, dans l'âme et dans le corps, elle ne dilue pourtant pas Dieu le Verbe dans l'âme et dans le corps. Pour elle, Jésus Christ est tout entier Dieu le Verbe, et tout entier homme : dans ce qu'elle reconnaît être un mystère.

elle fixe son attention sur ce point unique : croire que le Christ n'est autre que Jésus, et proclamer que Jésus n'est autre que le Christ.

53. Dieu, dans son mystère, est hors des prises de l'homme

Non, je n'ignore pas combien la grandeur du mystère céleste est un obstacle pour la misère de notre intelligence humaine : nous ne pouvons pas facilement l'exprimer par des paroles, le discerner par la pensée, l'embrasser par notre esprit. Et l'Apôtre savait bien que c'est là une tâche ardue et fort difficile pour le jugement d'un être terrestre comme le nôtre, de concevoir tout ce que Dieu est capable de réaliser – l'acuité de notre intelligence ne saurait être à la mesure de la toute-puissance de Dieu –. Aussi écrit-il à son vrai fils selon la foi, à celui qui connaissait les saintes lettres depuis son plus jeune âge : «Je t'ai prié de rester à Ephèse, lorsque je partais pour la Macédoine, pour enjoindre à certains de cesser d'enseigner des doctrines étrangères, et de ne pas s'attacher à des fables et des généalogies sans fin, plus propres à soulever de vains problèmes qu'à construire l'œuvre de Dieu qui se réalise dans la foi» (1 Tm 1, 3-4).

Paul défend donc à Timothée de discourir sur des généalogies et des fables, sources de discussions sans fin. Au contraire, c'est dans la foi que se réalise l'édification de l'œuvre de Dieu : ainsi l'Apôtre nous trace la manière selon laquelle l'homme doit faire preuve d'une certaine réserve inspirée par un amour empreint de respect, vis-à-vis de la toute-puissance de Dieu; notre petitesse n'a pas à se hausser pour sonder des mystères qui éblouiraient l'œil qui les contemple. Si nous regardons l'éclat du soleil, la puissance de son intense lumière nous aveugle, et si le regard cherchait par une curiosité trop obstinée, à découvrir la source d'où rayonne cette lumière, les yeux risqueraient alors d'être privés du pouvoir que leur a donné la nature, et le sens de la vue pourrait même être perdu : il arriverait qu'en voulant trop voir, on ne voie plus rien du tout. Dès lors, que devons-nous attendre de la contemplation des réalités divines et du Soleil de justice ? La sottise ne s'appesantirait-elle pas sur ceux qui prétendraient être plus sages que tous ? La stupidité d'une imbecillité bornée ne prendrait-elle pas la place de la vive lumière de leur intelligence ?

Restons à notre place !

Une nature inférieure ne saurait en effet, comprendre la raison d'être d'une nature qui lui est supérieure, et il n'est pas au pouvoir de l'homme de concevoir le dessein divin. Car celui qui est sujet à une connaissance limitée, doit rester dans les bornes qui lui sont dictées par ses limites. Or la puissance de Dieu dépasse l'esprit humain. Si la faiblesse de l'homme s'efforce de pénétrer son mystère, elle en devient plus faible encore qu'auparavant, si bien qu'elle perd cela même qu'elle avait obtenu : la nature plus puissante des réalités célestes l'écrase, car la force de son étreinte affaiblit tout esprit qui le poursuit avec trop d'opiniâtreté.

Si donc nous voulons regarder le soleil, portons nos regards sur lui dans la mesure où il nous est possible de le voir, recevant de sa lumière uniquement ce que notre œil arrive à supporter : sinon, en attardant sur lui notre regard, nous le verrons moins encore. De la même façon, nous devons scruter la raison d'être des réalités célestes dans la mesure où le permet notre intelligence. Ne cherchons à étreindre Dieu que dans la mesure où il s'offre à notre connaissance. Si le peu que nous en révèle sa bonté ne nous satisfaisait pas, nous perdriions même ce qu'il nous aurait donné !

De fait, il y a en Dieu des aspects que tu peux saisir; oui, il y en a, mais à condition que tu te contentes de ce qu'il t'est possible d'atteindre. De même, tu peux voir l'éclat du soleil, si tu te contentes d'en regarder ce que ta vue supporte; mais si tu t'entêtes à voir au-delà de ce qu'il t'est possible, même ce que tu pourrais voir t'échappe. Ainsi en ce qui concerne Dieu : tu as de quoi exercer ton intelligence, si tu veux bien t'en tenir à ce qu'il t'est permis de comprendre; mais si tu espères aller au-delà, tu ne seras même plus capable de connaître de Dieu ce que tu aurais pu en percevoir.

54. Comment parler du mystère de l'Incarnation ?

Je ne soulève pas encore le mystère de la naissance intemporelle du Christ : j'en parlerai au lieu convenable. Pour le moment, mon propos est de traiter du mystère de l'Incarnation. Ici, je consulte ces docteurs qui scrutent les secrets du ciel, et je leur demande de me parler en fonction de sa nature, du mystère du Christ né de la Vierge. Comment m'expliqueront-ils que celui-ci ait été conçu de la Vierge, qu'il ait été enfanté de la Vierge ?

Voyons, vous en avez discuté : qu'est-ce qu'il y a à la source d'une naissance ? Qu'est-ce qui se forme dans le silence du sein maternel ? D'où vient ce corps, d'où vient cet homme ?

Et après m'avoir expliqué tout cela, me direz-vous comment le Fils de l'homme est descendu du ciel, tout en demeurant au ciel ? Car selon la condition qui est celle des corps, descendre et demeurer ne sont pas la même chose : ici nous avons un mouvement de descente, et là, l'immobilité du repos. Le bébé vagit, mais il est dans le ciel. L'enfant grandit, mais il demeure Dieu en plénitude. Et maintenant, puisqu'il remonte où il était auparavant, et qu'il descend tout en demeurant au ciel, dis-moi comment ta petite intelligence humaine comprend cela. Le Seigneur ne dit-il pas en effet : «Et quand vous verrez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant ?» (Jn 6,62).

Le Fils de l'homme monte là où il était auparavant : quelle pensée pourrait concevoir cela ? Le Fils de l'homme qui est dans le ciel, descend du ciel : la raison nous l'expliquera-t-elle ? «Le Verbe s'est fait chair» (Jn 1,14) : quels mots traduiront ce mystère ? Le Verbe se fait chair, c'est-à-dire Dieu se fait homme; et celui qui est homme, est dans les cieux; et celui qui est Dieu, vient du ciel. Il monte après être descendu, mais il descend sans descendre. Il est celui qui était, mais ce qu'il est n'était pas. Nous cherchons ce qui est à la racine de ce mystère, et voici notre raison déconcertée ! Nous croyons en cerner la cause, et voilà que nous ne saisissons rien de ce qui est à sa source ! Mais en nous bornant à connaître le Christ Jésus de cette façon, nous le connaissons, tandis que si nous voulions le comprendre davantage, nous n'y entendrions plus rien !

### 55. Comment entendre le mystère de ses larmes

Et maintenant, qu'en est-il du mystère des faits et gestes du Christ ? Si il aurait pleuré, et l'angoisse de son âme aurait arraché des larmes à ses yeux ? D'où lui viendrait cette imperfection en son âme, qui sous le coup d'une vive affliction, aurait provoqué des pleurs en son corps ? Oui, quelles circonstances auraient été assez amères, quelle douleur assez intolérable, pour amollir jusqu'aux larmes le Fils de l'homme descendu du ciel ? Mais qui donc au juste, a pleuré ? Est-ce Dieu le Verbe, ou l'âme de son corps ? Car les larmes, il est vrai, sont versées par le corps, mais c'est la tristesse de l'âme en quelque sorte, qui les fait sourdre par l'intermédiaire du corps.

Et ensuite, quel est le motif de ses pleurs ? Ses larmes sont-elles un hommage rendu à cette Jérusalem impie et parricide qui n'a rien trouvé de mieux à faire que de tuer tant de prophètes et d'apôtres, et de mettre à mort le Seigneur lui-même ? Et pour pleurer sur les catastrophes qui vont faire périr tant de gens, ne faudrait-il pas qu'il souffre du sort réservé à cette race perdue dont il n'y a plus lieu de rien espérer ?

Allons, dis-moi, je te prie, quel est le mystère de ses larmes ? Son âme qui est triste, pleure. Mais est-ce son âme qui a envoyé les prophètes ? Est-ce son âme qui tant de fois, a voulu rassembler ses poussins et les couvrir à l'ombre de ses ailes ? Or la tristesse n'accable pas Dieu le Verbe, et l'Esprit ne connaît pas les larmes. Par ailleurs, on ne peut rien attribuer à l'âme avant que le corps ait eu besoin de quelque chose. Et cependant, il n'y a pas de doute, Jésus Christ a vraiment pleuré !

### 56. Comment le Christ pleurerait-il Lazare, alors que la mort de celui-ci était pour sa gloire ?

Et c'est tout aussi vrai de dire que le Christ a pleuré aussi sur Lazare. Mais je te demanderai d'abord : qu'a-t-il pleuré chez Lazare ? Ce n'est pas sa mort, puisque cette mort n'était pas définitive, mais devait servir à la gloire de Dieu. Le Seigneur dit en effet : «Cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de l'homme soit glorifié par lui» (Jn 11,4). Cette mort qui devait glorifier Dieu, ne lui apportait donc ni tristesse, ni larmes. Il n'avait même pas à pleurer de ce que Lazare était mort en son absence. Car il l'affirme clairement : «Lazare est mort, et je me réjouis de n'avoir pas été là, à cause de vous, pour que vous croyiez» (Jn 11,14-15). Il n'avait pas à regretter de ne pas avoir été près de son ami, puisque son absence avait fait grandir la foi des apôtres, lorsque, par l'intuition que lui permettait sa science divine, il leur annonça à distance la mort du malade. Non, vraiment, rien ne motive ses pleurs, et pourtant le Christ pleure.

Je te demande donc : à qui attribuer ces larmes, à Dieu, à l'âme ou au corps ? Mais le corps n'a de larmes que celles qu'il verse par suite de la douleur d'une âme plongée dans la tristesse. Encore moins Dieu aurait-il pleuré, puisqu'il doit être glorifié dans Lazare. Or il n'y a pas de raison de penser que ce soit l'âme du Christ qui ait rappelé Lazare du tombeau, et que l'ordre donné par son âme unie à son corps, et la puissance de cette âme, aient fait revenir à la vie l'âme déjà séparée du cadavre. Souffrirait-il donc, celui qui doit être glorifié ? Pleurerait-il, celui qui doit rendre la vie ? Allons donc ! Ce n'est pas à celui qui doit rendre la vie de

pleurer, ce n'est pas à celui qui doit être glorifié de souffrir. Et pourtant, c'est bien celui qui rend la vie que l'on voit à présent pleurer et souffrir.

57. Quand le Christ nous dit : «Je donne mon âme pour la reprendre», qui donne son âme ?

Si nous nous contentons d'effleurer ce sujet, ce n'est pas que nous ne sachions que dire, ou que nous ne connaissions pas les paroles du Christ, mais c'est parce que notre désir de ne pas fatiguer le lecteur, nous demande de ne pas trop nous appesantir sur ce point.

Dieu travaille et agit, et si nous ne savons comment s'opère cette action, nous la constatons et ne pouvons l'ignorer, car d'une part les faits sont réels, et d'autre part la puissance qui les produit nous reste un mystère. Parmi les paroles du Seigneur, voici encore un texte qui nous l'enseigne clairement : «Si le Père m'aime, c'est que je donne mon âme pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre. Tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père» (Jn 10,17-18). Le voici qui donne son âme de lui-même, et je me demande : qui est-il, celui qui donne son âme ? Nous ne doutons pas que le Christ soit Dieu le Verbe, et d'un autre côté, nous n'ignorons pas que le Fils de l'homme est composé d'une âme et d'un corps; les paroles de l'Ange adressées à Joseph le confirment : «Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et va dans la terre d'Israël. Car ils sont morts, ceux qui en voulaient à l'âme de l'enfant» (Mt 2,20).

A qui donc appartient cette âme, je voudrais bien le savoir, au corps ou à Dieu ? Si elle appartient au corps, quel corps aurait la puissance d'être rendu à la vie par le mouvement de l'âme ? Et puis, un corps séparé de son âme, un corps inerte et mort, recevrait-il encore un ordre ? Si au contraire, on juge que c'est Dieu le Verbe qui dépose son âme pour la reprendre à nouveau, qu'on nous montre Dieu le Verbe mort, c'est-à-dire sans vie ni connaissance, à la manière d'un cadavre, et qui reprend son âme pour être à nouveau rendu à la vie !

58. Dieu n'a pas d'âme !

Mais non, aucun homme sensé n'attribuera une âme à Dieu, bien qu'il soit écrit en plusieurs endroits que l'âme de Dieu haïsse les sabbats et les néoméniés et aussi qu'elle se complaise en certaines choses. Mais c'est là une manière de parler du même genre que celle qui consiste à prêter au Dieu incorporel des mains, des yeux, des doigts, des bras et un cœur. Car étant donné que d'après la parole du Seigneur, «un esprit n'a ni chair, ni os» (Lc 24,39), il ne convient pas d'attribuer à celui dont l'existence ne connaît aucun changement, des membres corporels pour assurer sa solidité. Sa nature simple et bienheureuse lui donne d'être tout entier l'être unique et complet qu'il est.

Dieu n'a donc pas besoin pour vivre, d'être animé à l'intérieur de lui-même par une âme, à la façon des corps; lui qui est Vie, il vit par lui-même.

59. Mais alors, qui donne son âme ?

Mais comment le Christ donne-t-il son âme et la reprend-il ? Pour quel motif le Père lui aurait-il donné cet ordre ? Ce n'est donc pas Dieu qui pour mourir, donne son âme; ce n'est pas lui qui la reprend pour vivre. Ce n'est pas non plus le corps qui reçoit l'ordre de reprendre son âme, car il ne saurait de lui-même, la reprendre. Le Seigneur dit en effet du temple de son corps : «Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours» (Jn 2, 19). C'est donc Dieu qui ressuscite le temple de son corps.

Mais alors, qui donne son âme pour la reprendre ? Le corps ne la reprend pas de lui-même, mais il est ressuscité par Dieu. Car c'est bien ce qui est mort qui est ressuscité, et ce qui vit ne donne pas son âme. Dieu n'est donc ni mort, ni enseveli. Et pourtant il dit : «En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait en vue de ma sépulture» (Mt 26,12). Le parfum répandu sur son corps l'a été en vue de sa sépulture. Mais être soi, et avoir à soi, n'est pas la même chose, être oint en vue de sa sépulture, n'est pas avoir son corps oint, tout comme ce n'est pas du tout pareil de dire que son corps est à lui, et qu'il a été enseveli.

60. Allons, ne divisons pas le Christ Jésus !

Mais pour concevoir ce mystère divin, tu dois comprendre qu'il est également Dieu, celui que tu reconnais homme, et tu n'as pas à ignorer qu'il est homme, celui que tu reconnais comme Dieu. Ne divisons pas le Christ Jésus, puisqu'il est le «Verbe fait chair» (Jn 1,14). Tu n'as pas à estimer qu'il a été enseveli, celui que tu sais être ressuscité. Tu n'as pas à douter qu'il soit ressuscité, celui dont tu n'oses nier la sépulture. Oui, Jésus Christ a été enseveli, parce qu'il est mort. Il est bien mort, celui qui s'écrie au moment de mourir : «Dieu, mon Dieu,

pourquoi m'as-tu abandonné ?» (Mt 27,46). Mais c'est lui aussi qui assure : «En vérité, en vérité, je te le dis, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis» (Lc 23,43). En promettant au larron le paradis, il s'écrie d'une voix forte : «Père, je remets mon esprit entre tes mains. Et sur ces mots, il expira» (Lc 23,46).

61. Pourquoi chercher quel est celui qui règne et quel est celui qui meurt ?

Vous qui maintenant, ou bien divisez le Christ en trois parties : le Verbe, l'âme et le corps, ou bien forcez ce tout qu'est le Christ, Dieu-Verbe, à n'être seulement qu'un homme comme nous, révélez-nous donc ce qu'est ce grand mystère de la tendresse divine, qui a été manifesté dans la chair. Dites-nous quel est cet esprit que le Christ a rendu, qui a remis son esprit aux mains du Père, qui devait aller le jour-même, au paradis, qui s'est plaint d'être abandonné par Dieu ! Car la plainte de cet homme délaissé manifeste la faiblesse de celui qui agonise, mais la promesse du paradis annonce la royauté du Dieu vivant. Il remet son esprit, et l'on voit ici la confiance de celui qui le dépose entre les mains du Père; il rend son esprit, et l'on constate par là l'exode du mourant.

C'est pourquoi je te demande : Qui est celui qui meurt ? Bien sûr, celui qui rend l'esprit ! Mais qui est celui qui rend l'esprit ? Evidemment celui qui remet son esprit à son Père. Alors, si c'est le même qui remet son esprit et qui meurt en rendant l'esprit, est-ce le corps qui remet son âme ou est-ce Dieu qui remet l'âme du corps ? Car il n'y a pas à douter que souvent l'âme est désignée par ce mot : «esprit», et c'est le cas en ce texte où l'on nous dit que Jésus, sur le point de mourir, rendit l'esprit.

Si donc quelqu'un juge qu'ici le corps remet son âme, voici l'élément périssable qui remet au Père ce qui est vivant, le corruptible qui rend l'éternel, celui qui est appelé à ressusciter qui confie ce qui demeure; et nous pouvons en être assurés, celui qui remet son âme à son Père est bien le même qui, ce jour-même, sera dans le paradis, avec le larron. Alors, je te demande si celui que reçoit le sépulcre habite aussi le paradis, et si vraiment, tout en demeurant dans le paradis, il se plaint d'être abandonné de Dieu ?

62 ... Alors que celui qui règne n'est pas autre que celui qui meurt

C'est en effet, l'unique et même Seigneur Jésus Christ, «le Verbe fait chair» (Jn 1,14), qui nous montre ce qu'il est par tout cela. Il est homme : il me le fait comprendre, puisqu'il meurt délaissé; mais cet homme règne comme Dieu dans le paradis. Par contre, celui qui règne dans le paradis, remet son esprit à son Père; par ailleurs, en mourant, le fils de l'homme rend l'esprit qu'il a remis à son Père.

Pourquoi donc, maintenant, traîner dans la boue ce mystère ?

Tu vois le Christ se plaindre de mourir dans l'abandon : c'est qu'il est homme ! Tu le vois mourant, affirmer qu'il règne dans le paradis : c'est qu'il est Dieu ! Pourquoi retenir, pour le mettre au service de l'impiété, uniquement ce que le Christ nous a dit pour nous faire comprendre qu'il est mort ? Pourquoi garder le silence sur ce qu'il a déclaré pour nous manifester son immortalité ? Si nous entendons la voix et le langage d'une même personne qui se plaint d'être abandonnée et affirme sa royauté, pourquoi notre manque de foi nous porterait-il à morceler notre croyance pour dire qu'au même moment, celui qui règne n'est pas celui qui meurt ? Et pourtant, c'est lui en personne, qui nous donne à son sujet ce double témoignage, en remettant son esprit et en expirant. Car si c'est le même qui remet son esprit et qui le rend, et si celui qui règne meurt, alors que celui qui meurt règne, nous tenons dans ce mystère, à la fois le Fils de l'homme et le Fils de Dieu, et celui qui meurt en régnant. et celui qui règne en mourant.

63. Car il n'y a qu'un seul Christ !

Trêve donc à toute impiété, à toute mauvaise foi incapable de saisir le mystère divin ! Parler ainsi, c'est ignorer que le Christ n'a pas pleuré sur lui, mais sur nous, dans le dessein de nous manifester la réalité de la chair qu'il a prise, en se soumettant aux émotions habituelles à l'homme. C'est ignorer que le Christ n'est pas mort pour lui-même, mais pour nous rendre la vie, pour rénover la vie des mortels par la mort du Dieu immortel. C'est ne rien comprendre à la plainte de celui qui se dit abandonné, tout en laissant percevoir l'assurance qu'il a de régner : s'il règne comme Dieu, et s'il se plaint de mourir, c'est pour faire comprendre à notre intelligence qu'il est à la fois l'homme qui meurt, et le Dieu qui règne. Car c'est bien le même qui règne et qui meurt, c'est bien le même qui expire et remet son esprit, c'est bien le même qui est enseveli et qui ressuscite, et ce n'est pas un autre que lui, celui qui descend sur terre, et celui qui remonte au ciel !

## 7. L'enseignement de Paul

### 64. L'Apôtre ne divise pas le Christ

Ecoute à ce sujet, l'enseignement de l'Apôtre; sa foi n'a pas été formée par une pensée de la chair, mais par un don de l'Esprit 95. Lorsque les Grecs lui demandent une sagesse, et les Juifs des miracles, il répond : «Nous prêchons, nous. le Christ Jésus crucifié, scandale pour les juifs. et folie pour les païens. Mais pour ceux qui sont appelés, juifs et grecs, c'est Jésus Christ Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu» (1 Co 1,23-24). Le Christ serait-il divisé pour que Jésus crucifié soit autre que le Christ Puissance et Sagesse de Dieu ? Ce crucifié est un scandale pour les juifs, et une folie pour les païens, mais pour nous, il est le Christ Jésus, Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu : Sagesse inconnue toutefois du monde et incomprise par les prudents d'ici-bas. Oui, qu'elle soit incomprise. apprends-le du même bienheureux Apôtre : «Nous parlons au contraire d'une Sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée, que Dieu, avant tous les siècles, avait d'avance destinée à notre gloire, cette Sagesse qu'aucun des princes de ce monde n'a connue : car s'ils l'avaient connue, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de Gloire !» (1 Co 2,7-8).

L'Apôtre méconnaîtrait-il que cette Sagesse de Dieu est mystérieuse et cachée, et qu'elle est ignorée des princes de ce monde ? Diviserait-il le Christ, pour mettre d'un côté le Seigneur de Majesté, et de l'autre Jésus crucifié ? Bien au contraire, il s'oppose à une pensée aussi stupide et affichant la plus parfaite mauvaise foi : «Car, dit-il, je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié» (1 Co 2,2).

### 65. Celui qui est descendu est le même que celui qui est monté

L'Apôtre, lui, ne connaît rien d'autre et ne veut rien savoir d'autre. Mais nous, d'une intelligence assez faible et d'une foi plus faible encore, nous déchirons le Christ Jésus, nous le divisons, nous le doublons, nous faisant les arbitres des mystères de Dieu et les critiques de ses secrets ! Car pour nous, le Christ crucifié est tout autre que la Sagesse de Dieu; celui qui est enseveli est tout autre que celui qui est descendu du ciel; et le Fils de l'homme est tout autre que le Fils de Dieu ! Nous n'y comprenons rien, mais nous enseignons; nous ignorons tout, mais nous chicanons, et nous autres, hommes, nous corrigeons les paroles de Dieu ! Et nous ne condescendons pas à conformer notre foi aux paroles de l'Apôtre : «Qui accusera les élus de Dieu ? Dieu les justifie ! Qui les condamnera ? Le Christ qui est mort, que dis-je, qui est ressuscité, qui est assis à la droite de Dieu, qui intercède pour nous !» (Rm 8,33-34). Celui qui intercède pour nous est-il autre que celui qui est assis à la droite de Dieu ? Celui qui est assis à la droite de Dieu n'est-il pas le même que celui qui est ressuscité ? Celui qui est ressuscité n'est-il pas aussi celui qui est mort ? Celui qui est mort n'est-il pas également celui qui condamne ? Celui qui condamne n'est-il pas le Dieu qui justifie ?

Séparons donc, s'il est possible, le Christ qui condamne, du Dieu qui justifie, le Christ qui est mort, du Christ qui condamne, le Christ qui est assis à la droite de Dieu et qui prie pour nous, du Christ qui est mort ! Si donc en tout cela, il n'y a qu'un seul Christ, il n'y a pas un autre Christ qui est mort et un autre Christ qui est enseveli; un autre Christ descendant aux enfers, et un autre Christ remontant au ciel - nom : en avons pour preuve ce texte de l'Apôtre : «Il est monté, qu'est-ce à dire, sinon qu'il était aussi descendu dans les régions inférieures de la terre. Et celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux afin de remplir toutes choses» (Ep 4,9-10) – dès lors, jusqu'où étendrons-nous l'ignorance à grand tapage dont fait preuve notre impiété, pour prétendre qu'il nous est possible d'expliquer le mystère de Dieu ?

«Celui qui est descendu est le même qui est monté» ! Allons-nous douter que l'homme Jésus Christ ressuscité des morts, soit monté au-dessus des cieux, et qu'il soit assis à la droite de Dieu ? Dira-t-on que son corps qui repose dans le sépulcre, est descendu aux enfers ? Mais si celui qui est descendu est bien le même que celui qui est monté, et si l'on croit que son corps n'est pas descendu aux enfers, et s'il n'y a pas à mettre en doute qu'en ressuscitant d'entre les morts, son corps est monté aux cieux, que nous reste-t-il donc à faire, sinon de croire en ce mystère caché, inconnu du monde et des princes de ce siècle ? Puisque c'est une seule et même personne qui est descendue et qui est montée. cette unique personne n'est autre que Jésus Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, Dieu-Verbe et homme-chair, qui pour nous a souffert, est mort, a été enseveli, est ressuscité, a été reçu dans les cieux, s'est assis à la droite de Dieu. De par sa nature et selon le dessein de Dieu, il possède en lui dans une seule

et même personne, et la forme de Dieu, et la forme d'esclave. il est sans aucun partage tout ce qu'est l'homme, il est sans aucune division tout ce qu'est Dieu.

66. Crucifié en raison de sa faiblesse, il vit par la puissance de Dieu !

Voilà donc comment l'Apôtre façonne la foi dans notre pensée dépourvue de sagacité et pour le moins, assez ignorante. Il proclame ce mystère en ces termes : «Car s'il a été crucifié en raison de sa faiblesse, il vit par la puissance de Dieu» (2 Co 13,4). Il nous annonce en effet, un Fils de l'homme qui est Fils de Dieu - homme par suite du plan divin, il demeure pourtant Dieu par suite de sa nature -, et c'est le même, nous assure-t-il, qui fut crucifié en raison de sa faiblesse, et qui vit par ta puissance de Dieu. Dès lors, puisque sa faiblesse lui vient de sa forme d'esclave, et que sa nature lui demeure par suite de sa forme de Dieu, et puisque «Celui qui était de condition divine» a pris la «forme d'esclave» (Ph 2,6-7), il n'y a pas à en douter, sa souffrance et sa vie sont un mystère : on voit dans la même personne une faiblesse qui lui permet de souffrir, et la puissance de Dieu qui assure sa vie; aussi celui qui souffre et vit, est bien le même être, et nous n'avons pas à le diviser en deux ou à supposer l'existence de quelqu'un d'autre.

67. «Selon les Ecritures»

Oui, Dieu le Fils seul-engendré, a souffert tout ce que les hommes peuvent souffrir. Mais exprimons-nous dans les termes qu'utilise la foi de l'Apôtre : «Je vous ai donc transmis tout d'abord que le Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures; puis qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures» (1 Co 15,3-4). Les mots qu'emploie ici l'Apôtre, ne sont pas de vagues formules qui pourraient donner prétexte à l'erreur, mais il nous précise de quelle manière nous avons à proclamer la mort et la résurrection du Christ : non seulement en fonction de ce que ces mots veulent dire, mais en raison de la force dont jouissent les Ecritures : notre intelligence doit voir dans la mort du Christ tout ce que les Ecritures nous en laissent entendre. Car, ne laissant aucune place à l'indécision de notre pensée, ni aux hésitations d'une foi timorée, il conclut sa phrase en précisant que l'annonce de la mort et de la résurrection du Christ doit se faire uniquement : «Selon les Ecritures» : ainsi, pour nous éviter de fléchir en nous voyant pris dans une tempête de vaines discussions, et paralysés par des arguties stupides soulevées par de faux problèmes, sans cesse l'Apôtre ramène sa foi qui n'a subi aucun dommage, vers ce port où s'abrite sa ferveur : croire et affirmer : «Selon les Ecritures», la mort et la résurrection de Jésus Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme. Pour résister à toute chicane, il nous propose une sécurité de bon aloi, puisque nous avons à comprendre la mort et la résurrection de Jésus Christ, tel que c'est écrit !

Car en ce cas, la foi ne court aucun danger, et toute affirmation orthodoxe du mystère caché de Dieu est sécurité parfaite. Le Christ est né de la Vierge, mais «Selon les Ecritures» il a été conçu du saint Esprit. Le Christ a pleuré, mais «Selon les Ecritures», le motif de ses pleurs fut aussi la cause de sa joie. Le Christ a eu faim, mais «Selon les Ecritures», tout privé de nourriture qu'il fût, Dieu a sévi contre l'arbre qui ne lui a pas donné son fruit. Le Christ a souffert, mais «Selon les Ecritures», il s'assiera à la droite du Dieu Tout-Puissant. Il se plaint de mourir délaissé, mais «Selon les Ecritures», il reçoit alors avec lui dans le Royaume du paradis, le larron qui le reconnaît. Le voici qui meurt, mais «Selon les Ecritures», il ressuscite et s'assied, lui le Seigneur, à la droite du Seigneur. La vie consiste donc à croire ce mystère; le reconnaître met à l'abri de tout reproche.

68. La foi ne doute pas de la toute-puissance de Dieu.

Non vraiment, l'Apôtre ne nous laisse aucune raison d'émettre des doutes et de dire : Le Christ est-il né, a-t-il souffert, est-il mort, est-il ressuscité ? Par quelle puissance a-t-il fait tout cela ? S'est-il divisé en deux. et quelle partie de lui-même a-t-elle subi ces états ? Qui a pleuré ? Qui s'est réjoui ? Qui s'est plaint ? Qui est descendu et qui est monté ? Au contraire, pour nous montrer que tout le mérite de la foi vient d'une affirmation immédiate de nos convictions, il nous dit : «Mais voici comment parle la justice qui naît de la foi : Ne tiens pas en ton cœur ce propos : Qui montera au ciel ? Ce qui signifie : pour en faire descendre le Christ. Ou : Qui descendra dans l'abîme ? Ce qui veut dire : pour faire remonter le Christ d'entre les morts. Mais comment s'exprime l'Ecriture ? Ta parole est tout près de toi. sur tes lèvres et dans ton cœur; cette parole, c'est la parole de foi que nous annonçons. Car si tu proclames de bouche que Jésus est Seigneur, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé» (Rm 10,6-9).



## LE CHRIST ET L'HISTOIRE

La foi assure la perfection du juste, selon ce qui est écrit : «Abraham crut à Dieu, et cela lui fut compté comme justice» (Gn 15,6; Rm 4,3). Abraham a-t-il tergiversé avec Dieu lorsque celui-ci lui promit l'héritage des nations, et lui assura que sa postérité serait aussi nombreuse que les étoiles et les grains de sable de la mer ? Car une foi qui se veut toute à Dieu, ne doute pas de la toute-puissance de Dieu, et n'est pas arrêtée par les limites de la faiblesse propre à la nature humaine. Non, faisant peu de cas de tout ce qui en lui est caduc et attaché à la terre, l'homme fonde sa foi sur la promesse divine, au-delà de toutes les modalités que revêtent les corps. Il le sait : une loi humaine ne saurait en aucune manière imposer une limite à la puissance divine, car une fois que Dieu a promis, il montre autant de libéralité pour exécuter ses promesses, qu'il avait fait preuve de liberté pour les faire.

Il n'y a donc rien de plus juste que la foi; car si la mesure et la réserve dans les actions que nous posons sur cette terre est louable, il n'y a pourtant rien de plus juste pour l'homme, que de croire à la toute-puissance de Dieu, en comprenant qu'elle possède un pouvoir infini.

### 69. Dieu peut descendre sur terre et en remonter

C'est pourquoi l'Apôtre qui espère trouver en nous la justice qui vient de la foi, éloigne de nous tout risque d'errer par suite de l'emploi de termes ambigus, impropres à soutenir notre foi; il nous empêche de laisser entrer en nos cœurs une préoccupation qui viendrait d'un esprit inquiet, tout en nous montrant aussi le bien-fondé de la parole du prophète. Il cite en effet : «Ne tiens pas en ton cœur ce propos : «Qui montera au ciel ?» Et vient ensuite l'explication de ce texte du prophète : «Ce qui signifie : pour en faire descendre le Christ» (Rm 10,6). Car la pensée d'un esprit humain ne peut se hausser jusqu'à connaître les mystères du ciel, tandis qu'une foi aimante ne doute pas de ce que Dieu est capable de faire. Le Christ n'a eu besoin de l'aide d'aucune force humaine, comme si quelqu'un était venu le tirer du siège où il était assis dans sa béatitude, pour le faire descendre du ciel dans un corps; non, ce n'est pas une force extérieure à lui, qui l'a conduit sur terre. Nous le croyons venu tel qu'il est venu, et une foi véritable reconnaît qu'il est descendu, et non qu'on l'a fait descendre. Le temps et la manière de sa venue, c'est son propre mystère. Il n'y a pas à s'imaginer qu'il est venu sous la conduite de quelqu'un d'autre, et nous n'avons pas à supposer que son avènement dans le temps est dû au pouvoir de quelqu'un qui l'aurait fait descendre.

Au contraire, l'Apôtre ne permet pas à la mauvaise foi de présenter une autre hypothèse équivoque. Il complète aussitôt sa pensée par le texte du prophète : «Ou qui est descendu dans l'abîme ?» Citation qu'il explique sur le champ : «Ce qui veut dire : pour faire remonter le Christ d'entre les morts» (Rm 10,7). Par le libre vouloir dont il a fait preuve en descendant sur terre, le Seigneur a la liberté de retourner au ciel.

Voilà donc toute hésitation dissipée : c'est à la foi de connaître, c'est à la force de Dieu de rendre compte de cette foi, c'est aux actes d'en montrer la réalisation, c'est à la puissance divine d'en être la cause !

### 70. Affirmer sa foi, c'est être sauvé !

Mais pour ne pas errer, nous avons besoin d'une conviction intime qui ne vacille pas. L'Apôtre qui nous expose tout le mystère contenu dans l'Écriture, poursuit : «Ta parole est tout près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur» (Rm 10,8; Cf. Dt 30,14). La parole qui traduit notre foi ne souffre aucun délai, aucun suspens; entre la bouche et le cœur ne doit pas intervenir la moindre hésitation qui, lorsque nous affirmons notre attachement à Dieu, permettrait à un doute contraire à la foi de s'infiltrer. La parole demande à être toute proche de nous et en nous : aucune distance entre notre cœur et nos lèvres, sinon, nous risquerions de ne pas exprimer dans nos paroles une croyance identique à celle qu'entrevoit notre pensée. Au contraire, tout ensemble enracinée dans notre cœur et prête à sortir de notre bouche, notre foi fera connaître sur-le-champ par ses paroles, les sentiments d'amour et de respect que nourrit sa pensée.

Et, comme il l'avait fait auparavant, l'Apôtre explique le texte du prophète : «Cette parole, c'est la parole de foi que nous proclamons. Car si tu confesses de bouche que Jésus est Seigneur, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé» (Rm 10,8-9). C'est à l'amour de ne pas hésiter, c'est à la justice de croire, tandis qu'affirmer sa foi, c'est être sauvé.

Non, ne nous perdons pas dans des théories aventureuses, ne nous échauffons pas en de stupides bavardages, n'escamotons pas les merveilles de Dieu en les expliquant par de bonnes raisons, ne limitons en aucune manière la toute-puissance de Dieu, ne remettons pas en question les motifs de ses mystères insondables ! Reconnaître Jésus comme Seigneur et

croire que Dieu l'a ressuscité des morts, voilà le salut. Quelle folie de chicaner sur ce qu'est Jésus, d'ergoter sur ses manières d'être, alors que pour être sauvé, il suffit d'une seule chose : croire qu'il est Seigneur !

N'est-ce pas aussi une erreur qui montre jusqu'où peut aller la sottise humaine de chercher querelle à propos de la résurrection du Christ, alors que pour avoir la vie, il suffit de croire que Dieu l'a ressuscité. C'est pourquoi la foi demande la simplicité, la justice découle de la foi, et l'amour se plaît à proclamer sa foi. Dieu ne nous appelle pas à la vie bienheureuse en nous posant des problèmes difficiles à résoudre, et pour ébranler nos cœurs, il n'a pas recours aux multiples procédés dont se sert une habile rhétorique ! Non, pour le dire en un mot, la route pour parvenir à l'éternité nous est facile : elle consiste à croire que Dieu a ressuscité Jésus d'entre les morts, et à reconnaître qu'il est Seigneur.

Que personne donc ne prenne prétexte pour étaler sa mauvaise foi, du fait que dans ce que nous avons dit, nous sommes passés à côté de bien des choses. Car ce que nous avons à savoir, c'est que Jésus Christ est mort pour nous permettre de vivre en lui.

### 11. Dès lors, pourquoi mourir en refusant de croire ?

Si donc, pour nous faire comprendre qu'il est mort, le Christ s'écrie : «Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné» (Mt 27,46), et : «Père, je remets mon âme entre tes mains» (Lc 23,46), faut-il voir dans ces paroles du gardien de notre foi un aveu de faiblesse, plutôt que le souci de ne pas nous laisser douter de sa mort ?

En effet, au moment de ressusciter Lazare, le Christ prie son Père. Avait-il besoin de le prier, lui qui dit : «Père, je te rends grâce de m'avoir exaucé. Pour moi, je savais que tu m'exauces toujours; mais j'ai parlé pour toute cette foule qui m'entoure, pour qu'ils croient que tu m'as envoyé» (Jn 11,41-42). C'est donc pour nous qu'il prie, pour que nous n'ignorions plus qu'il est le Fils de Dieu. Et si de formuler cette prière ne lui apporte, à lui, aucun profit, il l'exprime pourtant pour faire progresser notre foi. Lui, il n'a nul besoin de ce secours, mais nous, nous avons un pressant besoin de son enseignement.

En un autre passage encore, il demande à être glorifié, et aussitôt, du haut du ciel se fait entendre la voix de Dieu le Père qui le glorifie. Mais il précise à ceux qui s'étonnent d'entendre cette voix : «Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est faite entendre, mais pour vous» (Jn 12,30). Il prie le Père pour nous; le Père parle pour nous; tout ceci a pour effet de nous pousser à reconnaître qu'il est Fils de Dieu. Et puisque la réponse du Père qui lui promet qu'il sera glorifié, n'est pas à mettre au compte de la demande qui en est faite, mais qu'elle vient en raison de l'ignorance de ceux qui perçoivent cette voix, ne sommes-nous pas en droit de comprendre que la plainte émise au cours de sa Passion, par un Seigneur que l'on avait vu dans une si grande joie à la pensée de souffrir, avait aussi pour but de nous apprendre à reconnaître qui il était ?

Le Christ prie en excusant ses bourreaux, car ils ne savent ce qu'ils font. Le Christ, du haut de la croix, promet le Paradis, parce qu'il règne comme Dieu. Le Christ en croix se réjouit d'avoir tout accompli en buvant la boisson vinaigrée . parce que sa mort doit parfaire la prophétie. C'est pour nous qu'il est né, c'est pour nous qu'il a souffert, c'est pour nous qu'il est mort, c'est pour nous qu'il est ressuscité. Et puisque de notre côté, pour assurer notre salut, il suffit uniquement de reconnaître le Fils de Dieu ressuscité d'entre les morts, pourquoi donc, je te le demande, voulons-nous mourir par suite de notre manque de foi ? Car c'est bien cela que nous voulons; alors que le Christ, rempli de l'assurance que lui permettait sa divinité, nous a montré, avec la confiance dont il fit preuve en mourant, la réalité de la mort de ce corps qu'il avait assumé, tirons-nous un grand avantage de nier qu'il est Dieu, sous prétexte que pour nous, il s'est déclaré à la fois Fils de Dieu et fils de l'homme, et que pour nous il est mort ?